

XI

UNE PASSION D'INQUISITEUR

Depuis deux mois, Dolores, miraculeusement délivrée des persécutions de Pierre Arbues, vivait paisiblement, sous la protection de l'apôtre, dans l'asile qu'il lui avait choisi. Depuis deux mois aussi, le malheureux Manuel Argoso, l'ancien gouverneur de Séville, languissait au secret¹ dans les cachots de l'inquisition, vastes sépulcres d'où l'on s'étonne qu'il ait pu sortir des êtres vivants.

Malgré ses recherches et le zèle d'Enriquez, nommé par son influence gouverneur de Séville, l'inquisiteur n'avait pu découvrir la retraite de Dolores Argoso, cachée dans l'abbaye des Carmélites sous un nom qui n'était pas le sien. Sa passion impure s'en était accrue, et dans l'impuissance où il était de la satisfaire, un dégoût profond, une rage intérieure et dévoratrice rongeaient le cœur de ce prêtre immonde, qui chaque jour cherchait à satisfaire son besoin de vengeance sur les malheureux qu'il était appelé à juger.

Poussé par les insinuations de José, excité dans les instincts pervers de sa féroce nature par ce jeune moine qui semblait s'être fait son mauvais génie, Pierre Arbues accumulait sur sa tête les malédictions de l'Espagne; mais ni l'aspect des supplices, ni les lugubres solennités de l'échafaud ne pouvaient assouvir ce besoin d'émotions brutales, ces désirs ardents et charnels que le souvenir de la belle Andalouse soulevait dans l'âme de l'impudique Arbues.

En faisant peser sur le gouverneur son indignation et sa colère, l'inquisiteur n'avait eu d'autre but que de contraindre par la terreur la malheureuse enfant à se donner à lui; il avait agi en homme adroit, en homme qui connaît le cœur des femmes. L'arrêter elle-même, la plonger dans les geôles de l'inquisition, la livrer à la torture, à la mort, qu'était-ce que tout cela? l'héroïque jeune fille pouvait souffrir et mourir, elle aimait!... Mais s'attaquer à son père, le jeter en pâture aux tourmenteurs de l'inquisition, le dévouer à l'ignominie et au bûcher, était-ce un supplice assez atroce pour la fille du gouverneur? Voir livrer aux bourreaux du redoutable tribunal ce père vieux et honoré, ce père qui l'avait aimée de l'amour le plus tendre, qui lui avait fait la vie si heureuse et si douce, qu'elle ne s'était point aperçue qu'il lui manquait une mère; ce malheur devait être l'écueil du courage de la jeune fille. Aussi Pierre Arbues ne s'indignait-il que d'une chose, c'était de ne pas la retrouver.

Vainement la milice du Christ avait été mise à sa recherche; vainement la ténébreuse confrérie, qui avait pour chef le vigilant et rusé Mandamiento, avait reçu les plus magnifiques promesses d'argent et de protection; un pouvoir providentiel semblait s'étendre sur la jeune fille que le plus saint des hommes

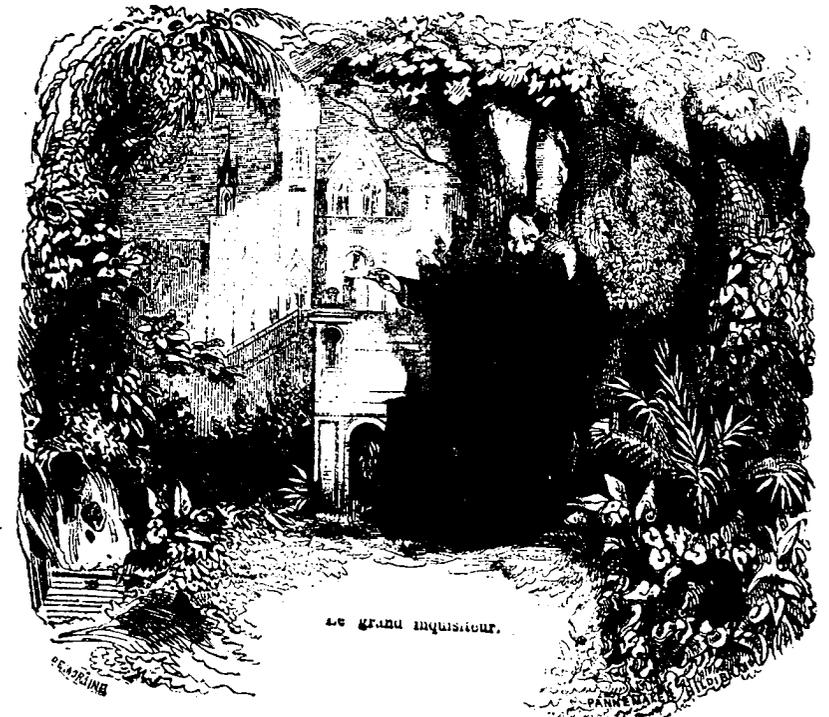
¹ Tous les historiens qui ont écrit sur l'inquisition s'accordent à dire que, dès qu'une personne avait été arrêtée et enfermée dans les cachots du saint office, on ne la laissait communiquer avec qui que ce fût, pas même avec ses parents les plus proches; bien plus, si quelqu'un osait intercéder en faveur d'un prisonnier, ou chercher à le disculper, il était immédiatement arrêté sous la même prévention que celui qu'il avait voulu défendre.

avait prise sous sa garde; ou bien, dans les célestes décrets, le moment de la persécution n'était pas encore arrivé pour elle.

Ce moment ne devait pas tarder à venir.

Le désappointement de Pierre Arbues était si profond et si amer, que les habitudes même de sa vie de débauches avaient perdu, pour lui, leur piquant attrait. L'orgie lui semblait fade; les femmes que le vice ou la peur livrait à ses impudiques désirs le laissaient froid ou irrité au sortir de ces passagères ivresses dont le facile retour lui devenait insupportable.

Le souvenir seul de Dolores avait pour lui des charmes enivrants; il se plongeait à plaisir dans une solitude absolue peuplée de cette ravissante image: non que cette âme dépravée fût susceptible d'une passion vraie; mais, par



suite de cette loi mystérieuse qui veut que l'être le plus pervers subisse parfois l'influence d'un être beau et pur, et, sans pouvoir comprendre son essence divine, ni s'élever à sa hauteur par le repentir qui régénère l'homme, se fasse volontairement et avec délices l'esclave de cet être adoré.

Malheureusement, dans les passions de cette nature, l'esprit reste tellement assujéti aux sens, que, ceux-là satisfaits, l'étincelle d'amour qui avait amolli le rocher s'éteint; il ne reste plus rien qu'un être brutal et farouche, là où pendant quelques instants on avait cru voir un homme.

Plongé dans les incroyables hallucinations d'une passion non satisfaite arrivée à son dernier période, l'inquisiteur de Séville avait cherché sous la sombre verdure de ses jardins un refuge contre les fantômes qui le poursuivaient.

Il essayait d'échapper à lui-même.

Mais, loin de calmer l'agitation de son sang, les émanations embaumées des orangers en fleur, philtre puissant, capable de troubler la raison du plus sage, exaltaient immodérément les fibres de son cerveau. Des torrents de volupté semblaient circuler autour de lui avec ces senteurs enivrantes.

L'air était déjà tiède comme il l'est en été dans les régions du Nord, bien qu'on ne fût encore qu'à la fin d'avril.

Sur le ciel bleu scintillaient des milliers d'étoiles qui semblaient autant de regards fascinateurs.

La nuit n'était pas claire, et pourtant des vapeurs blanchâtres et diaphanes passaient comme des ombres rapides sur les objets; on eût dit une danse de follets, impalpables et légères créations d'un autre monde, venues un instant dans celui-ci pour présider au réveil de la nature, à la joyeuse florescence du printemps.

Aucun bruit distinct ne troublait le silence de cette fantasmagorie; mais le bruissement des feuilles ressemblait à une mystérieuse harmonie de baisers furtifs, et peut-être aussi, dans cette immense fécondation de la nature entière au moment de son réveil, la main invisible et puissante qui la remue jusque dans ses entrailles produit-elle ce bruit vague et insaisissable, ce murmure étrange et harmonieux qui souvent échappe aux perceptions de l'ouïe matérielle, mais qui se fait entendre à l'âme dans ses heures de recueillement et de méditation.

Bientôt, épuisé de lassitude, brisé par les combats incessants de la nature, par cette irritation sans but qui énerve à la fois l'esprit et le corps, Pierre Arbues se laissa tomber sur un des bancs de marbre posés çà et là dans cette voluptueuse oasis.

Là, il appuya dans ses mains sa tête brûlante, et des larmes de rage et de regret tombèrent de ces yeux farouches, dont le regard faisait trembler toute une province.

Une lassitude extrême s'empara de lui; il resta ainsi quelques instants sans parler, sans que les soupirs de sa vaste poitrine trahissent la douleur qui le dévorait.

Vaincu comme un enfant timide, le tigre inquisitorial dormait de ce sommeil terrible qui épouvante.

Tout à coup, un pas léger cria sur le sable; les branches des orangers s'écartèrent avec un sourd froissement, et le bruit d'une respiration saccadée troubla le silence qui régnait en ce lieu.

Au milieu de son sommeil factice, Pierre Arbues entendit ce bruit; mais en ce moment, sous l'influence d'une espèce de léthargie amenée par la violence de ses sensations antérieures, il n'ouvrit pas les yeux, n'ayant ni la force ni le désir de savoir qui venait le troubler ainsi. Il était sous le charme d'un rêve, et l'image de Dolores, la seule qui, durant son sommeil, se reproduisit aux yeux de son âme, l'image de Dolores, se mêlant au bruit réel qui se faisait entendre, le songe de l'inquisiteur acquit une telle lucidité qu'il lui sembla voir la femme qu'il désirait.

Quelqu'un marchait effectivement dans cette direction, et l'inquisiteur crut aussi voir Dolores s'avancer jusqu'à lui: lorsqu'elle fut assez près, il étendit les bras vers elle, et saisit, par une étreinte passionnée, son favori José, qui poussa un cri aigu en se trouvant ainsi dans les bras de Pierre Arbues.

Pierre Arbues ouvrit les yeux, et, à l'aspect de la sombre figure qui était devant lui, il la repoussa par un geste énergique.

José alla tomber à quelques pas sur le gazon.

Il était pâle comme un spectre, et son cœur battait à peine.

— Maudit soit ce rêve, s'écria l'inquisiteur d'une voix sombre; j'ai cru embrasser le corps souple d'une femme.

José ne répondit pas, il n'avait pas la force de parler. Un souvenir terrible s'était dressé devant lui, et, au moment où Pierre Arbues l'avait saisi dans ses bras, il s'était senti glacé par une terreur affreuse.

Cette terreur s'évanouit bientôt. L'inquisiteur passa la main sur son front comme un homme qui cherche à rappeler ses idées; puis, regardant son favori qui était resté à terre immobile et terrifié, il partit d'un grand éclat de rire.

— Pauvre enfant! dit-il, je t'ai pris pour une femme.

Une sueur froide couvrit le front du jeune dominicain.

— Allons, relève-toi, poursuivit l'inquisiteur, et fais avec moi le tour de ces bosquets; aide-moi à chasser les farfadets dont l'air est rempli ce soir. Les génies de la Giralda¹ se sont donné rendez-vous chez moi. Je rêve et ne vis plus de la vie réelle; allons, José, aide-moi donc à y rentrer, je te prie.

José avait eu le temps de se remettre pendant cette joyeuse sortie; il se releva, et, saluant Son Éminence, lui demanda des nouvelles de sa santé.

— Je suis bien, très bien, mon petit José, dit l'inquisiteur d'un air joyeux.

Les rêves pénibles de la soirée n'avaient laissé aucune trace.

Pierre Arbues était ainsi; il passait rapidement d'une sensation à une autre; ceci est le fait des personnes qui ont dans l'âme beaucoup de violence et peu de profondeur.

Cependant, l'image de Dolores n'était pas tellement effacée qu'elle ne revint bientôt obséder l'imagination de l'inquisiteur, qui, tout en continuant à se promener dans les jardins, côte à côte avec son favori, donna à la conversation la tournure toute naturelle que devait lui imprimer l'obsession de sa pensée.

— José, demanda-t-il, toi non plus tu ne sais donc rien?

— Rien, monseigneur, je n'ai pu rien découvrir.

Cette demande et cette réponse étaient fort obscures; mais ces deux hommes se comprenaient d'un mot; José savait à fond l'âme de l'inquisiteur.

— Que puis-je faire? murmura Arbues avec rage; j'ai mis sur pied toute la milice du Christ, j'ai soulevé avec un peu d'or toute cette misérable race de Gitanos qui font métier d'espionnage et de meurtre!... rien! J'ai fouillé tous les couvents de Séville, rien! Dolores aurait-elle quitté le royaume? cette fille tendre et pieuse aurait-elle, pour sauver sa tête, abandonné son père à ma vengeance?

Pierre Arbues disait vrai quand il assurait avoir fouillé tous les couvents de Séville. Celui des Carmélites n'avait pas été excepté; mais une circonstance bien simple avait sauvé Dolores. Comme elle n'avait pas manifesté l'intention de se faire religieuse, et qu'elle était vivement recommandée par l'apôtre, on lui laissait une liberté presque absolue; elle ne suivait, des exercices de la maison, que ce qu'il en fallait pour une femme du monde bonne catholique.

¹ D'après une tradition mauresque parvenue jusqu'à nos jours, on croit généralement, parmi le peuple, que la Giralda a été bâtie par les génies qui en font encore leur habitation.

Dolores aimait beaucoup les fleurs, et, dans l'immense jardin de l'abbaye, elle avait choisi un lieu solitaire où elle cultivait de ses mains les plantes qu'elle affectionnait le plus. Lors de la visite de l'inquisiteur, elle se trouvait dans ce lieu fort éloigné des bâtiments.

Pierre Arbues avait pourtant demandé à l'abbesse si elle n'avait pas de novices ou de nouvelles professes, outre celles qu'il connaissait ; mais Dolores n'était ni l'une ni l'autre, et l'abbesse, la considérant comme une pensionnaire libre dont le séjour serait de courte durée, n'avait rien dit de sa présence à monseigneur l'inquisiteur.

Ce ne fut donc ni par prudence ni par précaution, ce fut simplement par oubli.

Voilà pourquoi l'inquisiteur resta persuadé que la fille du gouverneur avait quitté Séville.

— Monseigneur, dit José, si réellement cette jeune fille a voulu échapper, par la fuite, aux poursuites de l'inquisition, ne pouvez-vous donc écrire aux tribunaux d'Aragon et de Castille, à ceux de Malaga et de Cuença, à tous ceux de l'Espagne, et enfin au roi, pour qu'on mette partout les sbires du saint office sur les traces de la fugitive ?

— Non ! non ! répliqua vivement Arbues ; ce n'est pas sa mort qu'il me faut, c'est elle, elle seule.

— Le gouverneur de Séville n'est-il pas dans les cachots de l'inquisition ?

— Sans doute, et c'est pourquoi je ne puis comprendre la fuite de sa fille ; elle est si forte et si courageuse ! elle aime tant son vieux père !

Oh ! qu'elle vienne, qu'elle vienne ! poursuivit-il avec une espèce de délire ; avec quel bonheur je lui dirais : « Ton père sera libre, mais sois à moi. » Et elle se donnerait pour sauver son père.

— Et son père ne serait pas sauvé ! murmura sourdement le favori en jetant un regard d'hyène sur l'inquisiteur.

— Que dis-tu là tout bas, José ? fit Pierre Arbues.

— Je calculais, monseigneur, quels tourments nouveaux on pourrait inventer pour épouvanter cette jeune fille, dans le cas où elle se retrouverait ?

— Qui va là ? fit tout à coup Arbues en se reculant d'un pas.

— Votre fidèle Enriquez qui vous cherche, monseigneur, répondit le nouveau venu, qui n'était autre que le gouverneur de Séville Enriquez, ancien familier du saint office.

— Pourquoi me surprendre ainsi ? dit Pierre Arbues de fort mauvaise humeur.

— J'apporte de bonnes nouvelles à Votre Éminence, répondit humblement le gouverneur, et j'ai cru...

— Parle, voyons, qu'y a-t-il ?

— Dolores Argoso...

— Eh bien !

— Est au couvent des carmélites, de l'autre côté du Guadalquivir.

— Dolores ! et depuis quand ?

— Depuis deux mois.

— Tu mens ! s'écria l'inquisiteur ; j'ai visité moi-même le couvent, et Dolores n'y était pas.

— Elle y est, monseigneur, je vous le jure par la sainte eucharistie ; j'en ai la certitude, et je vous le prouverai.

— Brave Enriquez ! s'écria l'inquisiteur avec une explosion de joie ; brave Enriquez ! comment as-tu découvert cela ?

— Monseigneur, répondit le familier en s'inclinant d'une façon grotesque, que Votre Éminence me donne l'absolution de ce péché : je me suis déguisé en moine, et j'ai confessé l'abbesse.

— Vrai Dieu ! fit Pierre Arbues, voilà une idée qui ne m'est pas venue, à moi qui suis prêtre.

— Votre Éminence me donne l'absolution ? poursuivit Enriquez avec un regard sournois.

L'inquisiteur fit dans l'air un grand signe de croix, et le nouveau gouverneur de Séville, relevant fièrement la tête, se posa en homme qui comprend toute l'importance de ses services.

— C'est bien ! s'écria l'inquisiteur en se frottant les mains ; à nous deux



Pour te sauver ! dit José.

maintenant, frère Lucrèce.

Rentrons, poursuivit-il ; Enriquez a à m'entretenir de détails sur son gouvernement.

— Comment va l'hérésie ? continua Pierre Arbues tout en marchant.

— Monseigneur, elle gagne de proche en proche et d'une manière effrayante, les couvents eux-mêmes ne sont pas exempts de cette lèpre ¹.

¹ Les doctrines de Luther et de Calvin ne remuaient pas seulement l'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse, la république de Genève et le midi de la France : en Espagne, dans les couvents surtout, elles avaient aussi de nombreux partisans. « Il paraît certain qu'un grand nombre d'Espagnols, parmi lesquels on comptait des ecclésiastiques, avaient trouvé le moyen de se procurer les livres publiés en Allemagne par les protestants de Spire. » (Llerenta, Histoire de l'inquisition.)

— Diable ! fit l'inquisiteur, il faudra y mettre bon ordre et réchauffer le zèle catholique en traitant comme hérétiques tous ceux qui ne dénonceront pas l'hérésie.

— Qui a-t-on arrêté cette semaine ?

— Quinze ou vingt personnes seulement, monseigneur.

— De qualité ?

— Mais oui, pour la plupart ; deux ou trois docteurs en théologie qui s'avisent de trouver des fautes dans le texte latin de la Vulgate, et quelques autres de la même trempe qui, tout en se disant catholiques, sont les zélés admirateurs de Martin Luther.

— Parmi ceux-là, dit Pierre Arbues, il en est que je hais d'une manière toute particulière ; ce sont des orgueilleux qui emploient tout leur savoir, toute leur éloquence à détruire le pouvoir de l'inquisition. Jean d'Avila, Luis de Grenade, Jean qu'on a surnommé Jean-de-Dieu, et quelques autres illuminés qui se posent en apôtres, et au besoin en martyrs, pour jeter jusqu'au fond du cœur des peuples de profondes racines de révolte et d'indépendance... Mais, par le Christ ! ils se briseront comme du verre contre l'inquisition...

— Monseigneur, fit José, n'avez-vous donc point le pouvoir de rendre toutes ces bouches muettes ?

— Oui, s'écria Pierre Arbues : je suis las de ces prédications sans fin qui ne tendent à rien moins qu'à inspirer au peuple le désir et le courage de la liberté. Ces gens-là se font simples et humbles pour être forts, et le peuple croit en eux parce qu'ils se font peuple pour lui parler : mais, vrai Dieu ! chacune de leurs paroles est un coup de hache dans la chaire de saint Pierre, et si le vicaire de Jésus-Christ entend les véritables intérêts de l'Église, il me laissera sévir contre eux en toute liberté, et les brûler comme de simples laques, puisqu'ils sont hérétiques par le fait, et que, nonobstant leur caractère ecclésiastique, ils se séparent de l'Église romaine par le cœur et par la volonté.

— Monseigneur, dit froidement José, pour faire périr l'arbre il faut arracher les racines ; tant qu'il restera un seul hérétique en Espagne, l'hérésie se reproduira comme ces mauvaises plantes dont il ne faut pas laisser le moindre brin en terre.

— Nous y mettrons bon ordre, répliqua l'inquisiteur, et, par la Vierge ! nous enlèverons jusqu'à la terre qui les porte, pour les détruire.

— On ne peut trop faire pour Dieu, dit Enriquez d'un ton hypocrite ; j'ai déjà songé à cela, poursuivit-il d'un air important.

Tout en parlant ainsi, ils étaient arrivés à la porte de l'appartement de l'inquisiteur.

— Viens-tu, José ? fit Pierre Arbues.

— Que monseigneur m'excuse, j'ai un sermon à préparer pour demain.

— Et après ton sermon, tu nous accompagneras au couvent des carmélites.

— Je suis tout aux ordres de Votre Eminence, répondit le favori en prenant congé de l'inquisiteur.

Arbues et le nouveau gouverneur de Séville entrèrent seuls.

José sortit.

Comme il allait passer le seuil du palais inquisitorial, une femme, vêtue de noir de la tête aux pieds, se jeta à sa rencontre, et pensant bien, à voir son habit de dominicain, qu'il devait appartenir au saint office, elle s'avança vers lui, les mains jointes, et avec l'accent d'une incroyable douleur :

— Mon révérend, s'écria-t-elle, faites-moi parler à monseigneur Arbues.

— Qui êtes-vous ? demanda José surpris ; qu'avez-vous à faire auprès de l'inquisiteur ?

— Je veux lui demander la vie de mon père, répondit la jeune femme avec exaltation ; de mon père qui est innocent, et qu'on accuse d'hérésie ; de mon père, qui était gouverneur de Séville, et qui aujourd'hui...

— Dolores ! s'écria José en considérant avec une ardente curiosité la noble figure de la jeune fille, à moitié cachée sous ses dentelles noires.

— D'où savez-vous mon nom ? fit-elle en tremblant.

— Dolores Argoso, poursuivit le dominicain d'une voix douce et pleine de tendresse, Dolores Argoso, n'approche pas de cette maison : car là est pour toi le déshonneur ou la mort.

— Comment savez-vous cela ? demanda-t-elle épouvantée.

Le dominicain entraîna Dolores, qui se laissa guider sans résistance.

— Viens, pauvre enfant, poursuivit le jeune moine en se hâtant d'éloigner Dolores du palais de l'inquisiteur ; viens, et si tu tiens à rester pure, si tu veux que ton père soit sauvé, cache-toi ; oh ! cache-toi surtout aux regards de Pierre Arbues !

— Eh bien ! dit-elle en prenant confiance ; car, malgré sa livrée terrible, le dominicain avait dans la voix un accent irrésistible d'affectueuse tristesse : eh bien ! que faut-il que je fasse pour sauver mon père ?

— Te cacher et me laisser agir, répondit José. Confie-moi ta cause, jeune fille.

— A vous ? fit-elle en le regardant d'un œil un peu hagard, car elle venait de se souvenir qu'il appartenait à l'inquisition.

— Oui, à moi, répondit-il avec amertume ; à moi, qui, sous cet habit sinistre, porte un cœur chaud et ardent.

Il est si jeune ! pensa Dolores en considérant, aux pâles lueurs de la nuit, la noble figure et les petites mains blanches de José.

— O mon Dieu ! pourquoi êtes-vous dominicain ?

— Pour te sauver peut-être, dit José attendri ; crois-moi, jeune fille, ne cherche pas à sonder les mystères de ma vie : l'habit n'est quelquefois qu'un masque qui cache les blessures du cœur.

— Et vous aussi ! s'écria Dolores, qui se sentait entraînée vers le jeune religieux par une irrésistible sympathie.

— Ne songe point à moi, occupons-nous de toi seule. Que vas-tu devenir maintenant ?

— Ce qu'il plaira à Dieu ! dit-elle.

— Où te cacheras-tu ?

— Je retournerai au couvent des carmélites.

— Garde-t'en bien, dit José ; l'inquisiteur a découvert ta retraite, et, dès demain, il doit s'assurer par lui-même de la vérité d'un rapport qu'on lui a fait ce soir à ce sujet.

— Comment a-t-il pu savoir cela ? demanda Dolores ; l'apôtre n'a dit mon nom à personne, pas même à l'abbesse.

— Pauvre enfant ! tu demandes comment l'inquisition viole tous les secrets et toutes les consciences ? Elle sait tout, te dis-je, et il n'y a rien pour elle d'inviolable, pas même la tombe !

¹ En 1559, dans un auto-da-fé général qui eut lieu à Valladolid sous les yeux du prince don Carlos et de la princesse Jeanne, on brûla les os et la statue d'une dame appelée Éléonor de Vivero

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Dolores en cachant sa tête dans ses mains.

Et elle donna un libre cours aux larmes qui la suffoquaient.

— Calme-toi, calme-toi, ma sœur, dit José, se servant de ce doux nom pour inspirer plus de confiance à la jeune fille, et aussi parce qu'il se sentait entraîné vers elle par une communauté de souffrances.

— C'est vrai, mon père, il n'est même pas permis de pleurer.

— Non, dit José, le bruit des sanglots irrite le tigre, et sa soif de meurtre devient plus ardente.

— Plus bas, plus bas, mon père : on pourrait nous entendre.

— Oui, tu as raison, il y a autour de nous un écho délateur dans chaque pierre. Silence ! silence donc ! Mais avant de me quitter, pauvre enfant ! dis-moi, que vas-tu devenir ?

— Rassurez-vous, dit-elle, j'ai un asile ; et vous, me promettez-vous de sauver mon père ?

— Par l'âme de ce que j'ai le plus aimé ! si ton père meurt, dit José, c'est que je n'aurai pu rien pour lui, et que toi-même n'aurais pu le sauver en te sacrifiant tout entière ; entends-tu, Dolores ?

— Je vous crois, dit-elle en lui serrant les mains, qu'elle couvrait de larmes ; je vous crois. Mais où pourrai-je vous revoir, mon père ?

— Ecoute, dit José : à l'extrémité de la rue des Bohémiens, dans le faubourg de Triana, il existe un lieu horrible, immonde, qu'on appelle la taverne de la Buena Ventura.

Véritable nid de vautours, où le vol, le meurtre et le brigandage se donnent rendez-vous chaque soir.

L'aspect de ce lieu est repoussant et lugubre ; là, tu n'entendras que des rires cyniques ou d'effroyables malédictions.

Ce lieu est hanté par tout ce que l'Espagne renferme d'impur, des bandits, des filles de joie, des bohémiens et des moines.

Et là, de la bouche des moines, sortent aussi des blasphèmes et des paroles obscènes ; l'ivresse confond dans un commun abrutissement ceux que la société rejette de son sein, et ceux-là qui s'arrogent le droit de la conduire.

Là s'élaborent les crimes honteux, les assassinats juridiques, les persécutions injustes, les délations fausses, poignard à deux tranchants qui tue à coup sûr ; les enlèvements nocturnes, les meurtres et le viol ; car, dans ce lupanar immonde, on trouve des instruments pour tous les crimes.

— Où voulez-vous en venir, mon père ? fit Dolores épouvantée.

— Eh bien ! poursuivit le moine, c'est là qu'il faudra venir me trouver.

— Est-ce que je rêve ? s'écria la pauvre fille ; que demandez-vous là, mon père ?

— Tu venais chez l'inquisiteur ce soir ; eh bien ! crois-moi, jeune fille, le lieu dont je viens de te faire l'horrible tableau est moins dangereux mille fois que le palais de Pierre Arbues.

Les yeux de José étincelaient d'un feu sombre ; ses joues, d'ordinaire si

à Cazalla, morte en bonne catholique, accusée et convaincue, après sa mort, par des aveux arrachés à des témoins qu'on soumit à la torture, d'avoir prêté sa maison aux luthériens de Valladolid pour s'y livrer aux cérémonies du culte protestant. Cette dame fut déclarée morte dans l'hérésie, et sa mémoire condamnée à l'infamie jusque dans sa postérité ; ses biens furent confisqués et sa maison fut rasée, avec défense de la reconstruire. Sur les ruines de cette maison on éleva un monument avec une inscription relative à cet événement. (*Histoire de l'Inquisition.*)

pâles, étaient devenues d'un rouge ardent ; il semblait brûlé par une fièvre intérieure.

Dolores le crut fou.

Mais tout à coup, radoucissant sa voix, d'ordinaire très grave, et à laquelle l'exaltation venait de donner une vibration éclatante, José regarda Dolores avec tendresse

— Va, pauvre enfant, dit-il, ne crains pas de venir où José te dira d'aller ; je voudrais te sauver au prix de ma vie !

La taverne de la Buena Ventura, poursuivit-il, appartient à un alguazil nommé Coco, brave et honnête garçon qui m'est dévoué, et à sa jeune sœur la Chapa, une excellente fille qui se jetterait dans le Guadalquivir pour rendre service à quelqu'un. Ces braves gens sont pauvres ; ils gagnent leur vie comme ils peuvent, mais tu peux te fier à eux. Si tu as besoin de moi, tu diras seulement à Coco ou à sa sœur.

« Je voudrais voir le père José. »

Et tu me reverras ; mais prends garde, ne sors que la nuit et déguisée.

— Ne craignez rien, je ne vous compromettrai pas...

Mais, reprit-elle, n'ai-je pas à redouter ?...

— Rien, dit José ; on ne soupçonnera jamais que tu hantes ce lieu ; seulement, viens-y déguisée en fille du peuple.

Tout en parlant, ils étaient arrivés vis-à-vis le pont de Triana ; lorsqu'ils l'eurent traversé, José se retourna vers Dolores :

— Où est ton chemin ? lui demanda-t-il.

— Par ici, dit-elle en montrant à sa droite la rive du Guadalquivir.

— Et moi par là, dit José en désignant la rue des Gitanos. Adieu, Dolores, repose-toi sur moi ; mais songe que tu ne peux me nommer que devant deux personnes, l'alguazil Coco et sa sœur. Adieu, sois prudente.

— Et vous, mon père, ayez pitié de moi, lui dit-elle en s'éloignant.

José suivit la calle de los Gitanos.

Dolores longea le Guadalquivir.

C'était le chemin qui conduisait chez l'apôtre.



EL RASTRO

En proie à cette espèce d'hallucination commune à tous ceux dont la vie est ainsi soudainement accidentée, Dolores franchit en peu de temps la distance qui la séparait de la maison de l'apôtre.

Malgré l'extrême bienveillance que venait de lui témoigner un membre de l'inquisition, elle n'était pas entièrement rassurée, et il lui tardait de se sentir sous la protection de son saint ami.

Son désir de revoir l'apôtre était d'autant plus violent, que depuis son séjour aux Carmélites elle ne l'avait vu qu'une fois et n'avait eu que cette seule fois des nouvelles d'Estevan.

Ce malheureux jeune homme, suspect à l'inquisition à cause de ses idées larges et philosophiques, et, en outre, odieux à Pierre Arbues qui voyait en lui un rival aimé ; ce malheureux jeune homme n'avait dû la vie qu'à l'intervention de José, qui, on le sait déjà, avait déjoué, en gagnant le maître de la Garduma, les ordres cruels de l'inquisiteur.

Ignorante de la destinée de celui qu'elle aimait, Dolores éprouvait des craintes mortelles.

— Est-il libre encore ? se demandait-elle avec effroi ; et cette affreuse incertitude accélérât les battements de son cœur, et lui faisait hâter sa marche pour arriver plus tôt.

Lorsqu'elle fut près de la maison de l'apôtre, elle fut surprise de ne pas voir, à travers les étroites fenêtres, briller la pâle lumière de la lampe qui éclairait les pieuses veillées de l'homme de Dieu.

Cependant la clôture du jardin était ouverte et céda aisément.

C'était une espèce de treillis fait de légères branches de palmier sur un encadrement de bois.

Dolores alla frapper à la porte de la maison, mais cette porte était fermée et personne ne répondit.

— O mon Dieu ! il n'y est pas ! dit la pauvre fille, attérée de ce nouveau malheur.

Elle frappa de nouveau avec plus de force et d'insistance ; ce fut en vain : la porte resta inébranlable, personne ne vint ouvrir.

Alors Dolores parcourut le jardin, espèce d'enclos assez spacieux où croissaient des arbres à fruits couronnés de vignes grimpantes, patrimoine des enfants et des passants fatigués, qui venaient impunément dépouiller ces beaux arbres de leurs fruits, et ces vignes de leurs grappes dorées. L'apôtre l'avait permis, sans cela la vénération qu'il inspirait les eût de reste garantis, et la simple barrière d'osier de son jardin n'eût jamais été franchie.

Dolores explora vainement tous les recoins de ce lieu agreste ; personne ! Il était évident que l'apôtre était absent.

Mais comme sa demeure isolée était loin de toute habitation, nul ne pouvait lui dire ce qu'il était de venu.

Que faire ?

LES MYSTÈRES DE L'INQUISITION

Elle ne pouvait retourner aux Carmélites, il y avait trop de danger pour elle. Dans la ville ?

Laquelle de ses connaissances eût-elle osé exposer à la vengeance de l'inquisition en lui demandant un asile ?

Et puis, toutes les portes ne se fermentaient-elles pas pour la fille d'un homme accusé d'hérésie ?

Elle avait bien encore la ressource de la taverne ; mais la peinture que lui en avait faite José lui ôta le courage d'y chercher un refuge. Elle aima mieux passer la nuit dans le jardin.

Il faisait encore frais, malgré la beauté du printemps ; la proximité du fleuve rendait l'air un peu humide.

Dolores n'avait d'autre vêtement qu'une robe de soie noire et une mantille de dentelle.

Les arbres étaient couverts de feuilles et de fleurs ; une herbe épaisse croissait à leurs pieds. Dolores se blottit contre un énorme bananier ; elle abattit ses longs cheveux autour de ses épaules comme un manteau, roula sa mantille autour de sa tête, et, levant vers le ciel son regard suppliant, elle s'assit à terre dans l'herbe fraîche et touffue.

Elle espérait que l'apôtre ne tarderait pas à rentrer.

Mais les heures s'écoulaient ; éveillée par l'inquiétude, Dolores souffrait de la fraîcheur de la nuit ; par moments, des pas se faisaient entendre sur le chemin, alors elle relevait la tête pour regarder de ce côté, espérant voir arriver celui qu'elle était venue chercher ; mais le passant s'éloignait, et Dolores retombait dans son accablement.

Près d'elle, le Guadalquivir roulait ses flots paisibles avec un bruit égal et monotone ; le cri-cri élevait son chant aigu dans le silence de la nuit, et par moments une brise de printemps, soufflant par petites rafales, balayait la cime des arbres, d'où tombait alors une pluie rose et odorante.

Mais pour l'infortunée jeune fille, cette nuit magnifique était pleine de vagues terreurs et de pressentiments sinistres.

Vers le matin, brisée de douleur et de lassitude, elle s'endormit. En s'endormant elle avait froid ; bientôt, il lui sembla qu'une chaleur douce réchauffait ses membres engourdis ; elle était dans un palais de fée.

Sous un plafond bleu, dôme immense de ce palais splendide, un grand lustre d'or allumé par la main des génies montait lentement dans la coupole, enlevé par des êtres invisibles, et à mesure qu'il montait, il grandissait d'éclat et de chaleur, jusqu'à ce qu'enfin il répandit dans le palais des torrents de lumière et de flamme.

Mais à peine le lustre d'or eut-il touché la coupole, que ce palais magnifique, peuplé d'êtres diaphanes d'une merveilleuse beauté, changea tout à coup d'aspect. Les meubles brillants, les fleurs qui l'ornaient, disparurent. Les ailes des sylphides et des génies tombèrent en poussière dorée ; leurs corps si beaux devinrent difformes et prirent une transparence rougeâtre ; une chaleur torride menaça d'embraser le palais ; Dolores voulut s'éloigner pour échapper à ce supplice intolérable ; mais ces monstres se rangèrent en cercle autour d'elle pour l'empêcher de sortir, et un d'eux éleva sur sa tête un immense miroir ardent sous lequel elle se sentit brûler comme dans un bûcher.

Éveillée par les souffrances de ce rêve, Dolores ouvrit les yeux.

Le soleil, ardent et lumineux, était monté lentement dans le ciel, et dardait ses rayons sur le visage de la jeune fille.

Elle avait dormi longtemps : il était dix heures du matin.

Etonnée, elle promena ses regards autour d'elle comme pour rassembler ses idées, interrompues par le sommeil, et, les événements de la veille se retraçant alors à sa pensée, elle fut prise d'un amer découragement.

Dolores était forte de cœur et d'âme ; mais elle était trop jeune, trop peu habituée aux vicissitudes sans cesse renaissantes d'une existence brisée ; elle savait trop peu des choses d'ici-bas pour se raidir spontanément contre les malheurs qui venaient l'accabler à l'improviste ; il y avait dans son courage plus de résignation que d'énergie ; elle n'était vraiment forte qu'en face d'un grand danger. Pour les douleurs ordinaires de l'existence, elle n'avait d'abord que des larmes, l'énergie ne venait qu'après la réflexion ; Dolores avait l'esprit juste et élevé, et elle se fortifiait par le raisonnement.

Ainsi sont toutes les femmes qu'on nomme supérieures. Leur courage n'est qu'un éternel combat de leur raison contre leur cœur, excepté dans les choses où le cœur est intéressé ; alors il défie à lui seul les plus fiers courages d'homme. Hors de là, la force des femmes n'est que le don de savoir souffrir. Seraient-elles femmes s'il en était autrement ?

Dolores resta quelques moments accablée sous le poids de cette nouvelle infortune.

Elle tourna ses regards vers la maison... tout y était encore dans le même état que la veille ; les fenêtres étaient fermées et un silence de mort y régnait. Pour être plus sûre encore, Dolores rajusta ses vêtements, releva ses magnifiques cheveux qui l'avaient abritée, abaissa sa mantille sur son front, et alla de nouveau frapper à la porte de l'apôtre.

Mais ce fut en vain : l'apôtre n'était pas revenu.

Dolores était seule, abandonnée, sans asile, sans pain, et elle n'osait s'aventurer de jour dans les rues de Séville, craignant d'y être reconnue et arrêtée.

Pourtant elle était bien décidée, en elle-même, à se rendre à la taverne ; c'était là sa dernière ressource ; elle s'abandonna donc à la Providence.

Mais pour ne pas s'exposer à être surprise par les sbires de l'inquisition, elle résolut d'attendre la nuit pour s'aventurer dans la ville.

Le jardin de l'apôtre était, en quelques endroits, planté de hautes cannes à sucre. Des arbres d'Amérique, qui croissent si vigoureux et si beaux sous le chaud soleil de l'Andalousie, entrelaçaient leur sombre verdure aux rameaux de la vigne à peine couverts de feuilles naissantes et aux pêchers fleuris qui s'épanouissaient au soleil en aigrette rose et parfumée.

Dolores choisit un abri dans le carré de cannes à sucre, décidée à passer ainsi cette longue journée.

Elle attendit jusqu'au soir, dévorée d'inquiétude, accablée de fatigue et de besoin ; elle n'avait rien mangé depuis la veille.

Elle brisa entre ses dents quelques tiges de canne à sucre, et puisa dans ses mains de l'eau limpide du Guadalquivir pour étancher la soif qui la dévorait, mais c'était trop peu pour réparer ses forces. Toutefois, elle se trouva heureuse encore, dans son dénûment, de ce secours dû à la seule Providence.

Durant cette longue et mortelle journée, bien des gens passèrent sur le chemin, quelques enfants entrèrent dans le jardin de l'apôtre pour attraper des papillons ; ce furent-là les seuls incidents qui troublèrent la pauvre abandonnée. Elle se tint bien cachée dans les branches, et personne ne soupçonna que la brillante Dolores Argoso, la fille d'un des plus riches seigneurs de l'Es-

pagne, était là comme une mendiante, obligée de dormir sur la terre nue, n'ayant ni nourriture ni abri.

Enfin le soleil descendit à l'horizon ; c'était l'heure où d'ordinaire tout le monde en Espagne fait la sieste. Dolores pensa qu'elle pouvait sans crainte sortir de sa cachette.

José lui avait recommandé de ne sortir que déguisée ; il fallait donc songer d'abord à se procurer un vêtement.

Dolores n'avait point d'argent ; mais sa robe de soie était d'une magnifique étoffe, et sa mantille de la plus fine dentelle. Elle songea donc à se rendre au Rastro¹ pour y faire un échange. Là seulement elle pouvait, sans argent, se procurer un déguisement convenable.



Les abattoirs de Séville.

Elle sortit du jardin, se voila le visage, et reprit la route qu'elle avait faite la veille ; car le Rastro se trouvait dans le Barrio de Triana.

A l'extrémité de la calle de los Gitanos, il existait alors une place irrégulière à laquelle venaient aboutir une foule de ruelles sales et obscures où étaient

¹ Le rastro. Le mot rastro veut dire piste. Dans leur langue si imitative et si riche d'images, les Espagnols appellent *el rastro* le lieu où aboutissent, pour être vendus, tous les vieux objets ainsi que les objets volés. Dans chaque ville d'Espagne une place publique est affectée à ce commerce ; cette place est assez semblable pour les mœurs, les usages et la physionomie, au Temple de Paris. Dès qu'un Espagnol s'aperçoit qu'il lui manque un objet quelconque et soupçonne qu'on le lui a volé, il le dit au juge de son quartier qui, après avoir pris le signalement de l'objet disparu, envoie un alguazil à ce marché en lui disant : *Siga el rastro*, suivez la piste. La description de ce lieu, telle que la donne l'auteur, est parfaitement exacte.

les abattoirs de la ville. D'un côté de cette place, dans des baraques de bois rangées l'une à côté de l'autre comme des maisons, se tenaient des marchands de dépouilles d'animaux. Sur le devant de ces baraques on voyait appendus à des crocs de fer (garabatos) des foies de bœuf, de veau, de mouton et même de porc, des cœurs et des rognons de ces mêmes animaux, des cervelles saignantes dans des crânes tout ouverts. Puis, dans d'immenses baquets d'eau sale nageaient les têtes, les pieds, les boyaux entassés pêle-mêle. Toutes ces viandes dégoûtantes et hideuses, que méprisaient les riches, étaient destinées à servir de nourriture au bas peuple de Séville.

Qu'on se fasse une idée, s'il est possible, de l'odeur qui s'exhalait de ce lieu immonde, à laquelle venait se joindre encore la puanteur des abattoirs.

Puis, par terre, sur le pavé de la place, figurez-vous une multitude de femmes mal vêtues, rangées symétriquement en file, chacune ayant devant elle une immense guenille qui lui servait d'étal. Oh ! si vous êtes amateur de contrastes, assurément vous ne pouvez mieux faire que de visiter le Rastro de Séville ; là, aujourd'hui encore, vous trouverez de tout, depuis le chiffon qui sert à faire de la charpie, jusqu'au manteau de cour de la duchesse ; depuis l'écuelle de bois où mange le balézien, jusqu'à la Vierge d'argent devant laquelle il s'agenouille. Quelquefois cette Vierge sera coiffée d'un vieux feutre d'homme, destiné comme elle à être vendu.

Plus loin, un chapelet à grains de corail pend à un gril encore couvert de graisse et de suie ; un magnifique service de vermeil se dresse à côté d'un vase de nuit ; une mantille est quelquefois suspendue à un balai ; d'autres fois, c'est un Christ accompagné d'une superbe paire de pistolets qui pendent aux deux bras de la croix. Enfin, le Rastro était un capharnaüm incroyable, où venaient s'étaler toutes les misères, depuis celle du grand d'Espagne trop prodigue de ses revenus, jusqu'à celle du dernier des malheureux dont la sueur était absorbée par la rapacité des moines : c'était un assemblage confus de choses disparates ou hétérogènes, l'image la plus vraie et la plus exacte du salon d'un roi constitutionnel.

Et qu'on ne s'étonne pas de ce mélange bizarre de richesse et de misère, les revendeuses del Rastro ne sont pas comme celles du Temple à Paris, elles ne vendent pas pour leur compte : elles vendent pour tout le monde, et sont tout bonnement des courtières de confiance.

L'église leur confie sa Vierge à vendre pour en acheter une plus belle ; la grande dame, ses bijoux pour payer ses dettes, ou pis encore ; la courtisane, ses atours, dont elle est lasse au bout d'une heure ; et la manola, ses vêtements du dimanche, qu'elle est parfois obligée de vendre pour avoir du pain.

La courtière del Rastro se fait toute à tous ; elle sait satisfaire les plus difficiles ; elle fait des ventes, des échanges ; et là, comme avec toutes les courtières du monde, c'est au plus fin ; mais rarement elle laisse échapper la victoire : le bénéfice, et un large bénéfice, reste toujours de son côté.

À l'époque où se passait notre histoire, ce commerce était plus considérable encore que de nos jours, à cause des nombreuses dépouilles des condamnés de l'inquisition qui revenaient à leurs délateurs, et que ceux-ci faisaient vendre.

Lorsque Dolores arriva sur la place del Rastro, elle recula de dégoût, saisie par l'excessive puanteur de ce lieu ; mais bientôt, faisant un effort sur elle-même, elle continua d'avancer, et s'approcha en tremblant d'une revendeuse encore assez jeune, dont la physionomie lui inspira plus de confiance que celle des autres.

Mais comme ces femmes comprirent qu'elle avait l'intention d'acheter, elles firent cercle autour d'elle, et ce fut un brouhaha de paroles à étourdir un sourd.

Chacune vantait sa marchandise avec des gestes plus ou moins engageants et un babill à fasciner un sorcier.

— Senorita, disait l'une, achetez-moi ce beau collier de perles fines, il a appartenu à la princesse Jeanne, fille de la reine Isabelle ; il a été vendu à sa mort par une de ses dames d'honneur à qui elle l'avait donné.

— Voyez, disait l'autre, ce chapelet d'émail orné de croix de rubis : les papiers sont en émeraudes ; il a été béni par notre saint-père le pape. On gagne cent jours d'indulgences chaque fois qu'on le dit, senora.

— Achetez-moi cela, s'écriait une troisième en soulevant des flots de dentelles de Flandre, dont le réseau délié était couvert d'arabesques de broderie.

— Senora, cet anneau béni qui préserve des maléfices.

L'anneau en question était tout simplement un anneau d'or très gros, dont le chaton figurait une main fermée passant le pouce entre le médius et l'index. C'était un reste de superstition mauresque adoptée par les chrétiens, et à laquelle le peuple ajoutait une foi telle que, pour déjouer tous les maléfices des sorciers, il suffisait de leur présenter sa main fermée avec le pouce passé entre les deux premiers doigts. Voilà pourquoi on attribuait une vertu toute particulière à la bague dont nous venons de parler.

Malgré sa douleur, Dolores sourit légèrement ; elle ne partageait pas les superstitions de son temps et ne croyait point aux maléfices.

Heureusement pour elle, son sourire fut si imperceptible que personne n'y fit attention ; je ne sais si sans cela elle n'eût pas couru de grands dangers.

— Voyons, dit la première courtière de qui Dolores s'était approchée ; vous ne voulez rien de tout cela, n'est-ce pas, senorita ? Tenez, achetez-moi cette belle image de la Vierge ; celle-là vous portera bonheur : elle m'a été donnée par un saint homme, celui que nous appelons l'apôtre : il avait besoin d'argent pour secourir un malheureux ; quant à lui, il n'a jamais besoin de rien ; aussi je lui ai avancé de l'argent tout de suite sans attendre de l'avoir vendue.

— L'apôtre ! s'écria Dolores ; vous connaissez l'apôtre, bonne femme ?

— Santa Maria ! dit la courtière, qui ne le connaît pas à Séville ? N'est-ce pas lui qui nous console et qui donne du pain à nos petits enfants ?

— Savez-vous où il est en ce moment ? poursuivit Dolores.

— Non, dit la courtière, il est comme le bon Dieu, invisible ; mais on le trouve toujours quand on a besoin de lui.

Déçue dans l'espoir qu'elle avait conçu un instant d'apprendre où était son protecteur, Dolores songea à faire son échange le plus vite possible.

— Je ne veux pas acheter votre sainte Vierge, dit-elle timidement, je n'aurais pas de quoi la payer ; mais j'ai besoin d'un costume complet de manola¹, et si vous voulez m'en donner un contre le mien...

— Contre le vôtre ! senorita, fit la courtière en toisant Dolores d'un vrai regard de revendeuse à la toilette qui apprécie d'un coup d'œil la valeur d'un habit, et voit sans y toucher ses moindres détériorations, depuis la légère éraillure du coude jusqu'à la raie blanchâtre que la poussière empreint sur le bord du vêtement le plus neuf, pour peu qu'on l'ait porté une heure.

¹ Manola, grisette.

— Contre votre mantille aussi ? continua la marchande en examinant la fine dentelle qui couvrait les beaux cheveux de la jeune fille.

— Sans doute, dit Dolores, vous m'en donnerez une de soie.

Les yeux de la marchande brillèrent de cupidité.

Elle palpa le jupon de satin de la jeune fille ; il était, comme on dit, à pleine main ; et après s'être bien assurée que le corsage et les manches étaient neufs, elle alla chercher une robe de serge violette et une mantille noire de drap de soie.

Ce vêtement était juste à la taille de Dolores.

— C'est bien cela, dit la jeune fille.

— Cela vous va-t-il ? demanda la courtière.

— Oui, je crois que cela m'ira bien.

— Va pour celui-là, *senorita* ; combien me donnerez-vous de retour ?

Dolores ouvrit de grands yeux, et regarda la marchande avec stupéfaction. Son vêtement valait dix fois celui qu'on lui offrait.

— Oui, combien me donnez-vous ? répéta la courtière.

— Mais je ne peux rien vous rendre, moi, fit la pauvre Dolores ; je vous ai bien dit que je n'avais pas d'argent.

— Oh ! alors, c'est différent ; si vous n'avez pas d'argent, pauvre enfant, prenez toujours : vous me devez le reste. Dieu me garde de faire de la peine à une jolie fille comme vous !

— Comment vais-je faire pour me déshabiller ?

— Venez, venez, fit la marchande, ma maison n'est pas loin d'ici.

En effet, vis-à-vis son étal de revendeuse à la toilette, la courtière possédait une baraque de bois où son mari vendait des viandes de rebut. Derrière la boutique, il y avait une pièce carrée avec un seul matelas par terre, et un bahut où la courtière serrait ses chiffons : c'était sa demeure, c'est là qu'elle conduisit Dolores.

Comme elle l'aidait à se déshabiller, elle aperçut dans sa robe un fichu qui lui servait de guimpe ; ce fichu était d'un magnifique point de Bruxelles.

— *Senora*, dit la marchande, puisque vous n'avez pas d'argent à me rendre je me contenterai de ce colifichet.

— Prenez, fit Dolores avec un mouvement de dégoût ; aussi bien cela n'ira pas avec mes nouveaux vêtements ; mais donnez-moi au moins une guimpe de batiste, que je ne sente pas sur mon cou cette laine rude.

La marchande lui apporta un fichu qui n'était pas neuf, mais dont la blancheur était assez satisfaisante. Dolores s'en contenta faute de mieux.

Lorsqu'elle fut habillée, elle se regarda dans une petite plaque d'étain poli qui servait de miroir à la revendeuse ; elle fut contente de sa métamorphose. Son vêtement lourd et grossier déguisait passablement l'élégance de sa tournure. Elle s'enveloppa de sa mantille et sortit.

— Gardez-moi votre pratique, *senora*, lui dit la marchande.

Mais Dolores ne l'entendit pas, elle s'achemina rapidement vers la calle de los Gitanos.



XIII

UN MIRACLE

On se souvient qu'Enriquez, gouverneur de la très noble cité de Séville par la grâce de monseigneur Arbues, avait signalé les premiers jours de sa puissance par de nombreuses arrestations.

Quelques hommes très remarquables, de savants et pieux docteurs en théologie, des femmes spirituelles, aimables, au cœur fort, à l'âme énergique et puissante, gémissaient dans les prisons du saint office sous le simple soupçon de luthéranisme.

Alarmé, non pour lui, mais pour ceux qu'il aimait, de cette recrudescence de persécutions, l'apôtre avait engagé Estevan à s'éloigner pendant quelques jours de Séville ; lui-même désirait visiter ses pauvres. Ils partirent donc ensemble et se dirigèrent du côté de San-Lucar.

Voilà pourquoi Dolores n'avait trouvé personne dans la maison du franciscain.

C'était l'habitude de cet homme de Dieu de faire de temps à autre des excursions dans les nombreux villages de l'Andalousie ; là, sa tolérance confondant toutes les sectes et toutes les professions, accueillait également les juifs et les chrétiens, les Mauresques et les Gitanos. Il consolait les uns, détournait les autres du mal, les encourageait tous, et répandait sur tous également les dons de son inépuisable charité¹.

¹ Quelques moines pieux de ce temps-là parcouraient l'Espagne, demandant aux riches, donnent aux pauvres, prêchant à tous les saintes doctrines de l'Évangile, et consolant toutes les douleurs. Cette conduite vraiment apostolique était trop en contradiction avec celle de la monacaille et avec

Dans toute l'Andalousie le nom de l'apôtre était un talisman magique; il suffisait de le prononcer pour voir aussitôt toutes les bouches sourire, et tous les yeux se lever vers le ciel avec une expression de reconnaissance.

Aussi, quand d'un village à l'autre, sur la route, le bruit se répandait qu'il avait commencé sa tournée, auriez-vous vu, le long du chemin, des femmes échelonnées portant leurs enfants dans leurs bras. Elles attendaient le passage du saint pour être des premières à en être bénies; quand elles avaient pu toucher le bord de son vêtement, elles se croyaient à l'abri de tous les maux.

L'apôtre avait beau leur dire avec une douce autorité :

— Ce n'est pas à moi qu'il faut rendre hommage, je ne suis qu'un peu de poussière comme vous : c'est à Dieu qui est là-haut et qui vous parle par ma voix.

Le peuple, toujours un peu païen dans ses adorations, trouvait beaucoup plus simple de se prosterner devant cet homme qui le comblait de biens et qu'il voyait, que devant Dieu qu'il ne voyait pas.

— Mon fils, disait l'apôtre à Estevan étonné de la douceur et de la docilité de ces hommes grossiers qui redevenaient des agneaux dès que le saint leur avait parlé, voyez combien il serait facile de rendre ces hommes probes et pieux si, au lieu de les abrutir par la terreur et de les aigrir par les tortures, on les disposait, à force de bienfaits et de douceur, à croire en Dieu et en sa providence dont on se ferait l'image vivante. Au lieu de cela, on leur remplit le cerveau de superstitions; on les tourmente tant et on leur fait si peu de bien, qu'ils ne croient plus qu'aux démons et à l'enfer, dont on leur donne un avant-goût sur la terre. Privés de bonheur, de consolations et d'espoir, ils deviennent à la fois fanatiques, faibles et cruels.

— Comment en serait-il autrement? répondit Estevan; ces hommes ne possèdent rien, les moines ont tout envahi¹, et chaque jour l'inquisition enlève à ces malheureux le seul bien qui leur reste, la liberté de conscience. Il serait si facile de le rendre heureux cependant, ce peuple si ardent et si poète!

— Il est mieux encore que cela, dit l'apôtre; il est intelligent et brave : son esprit est un singulier mélange de gaieté, de finesse et d'un bon sens naturel qui lui rend aisée toute méditation sérieuse. Ce peuple est capable de comprendre la vie dans son but le plus large et le plus élevé, la fraternité universelle. Eh bien! de ces hommes naturellement braves, loyaux et aimants, on fait des lâches et des hypocrites; pire que cela, des dénonciateurs! Et moi-même, oui, moi, je ne dois ma sécurité qu'à l'habit que je porte. L'unique, je leur aurais fait le même bien, je leur aurais prêché la même morale, ils m'auraient regardé comme un luthérien ou un illuminé, et j'aurais payé de ma vie mon zèle pour leur bonheur et pour la vérité; mais j'étais prêtre, j'étais moine, un moine peut-il se tromper?

celle des inquisiteurs; aussi la monacaille et l'inquisition poursuivaient-elles avec acharnement ces moines charitables.

¹ Au treizième siècle, les moines et les membres du clergé comptaient pour un centième dans la population de l'Espagne, qui était alors de trente millions d'âmes. Les employés du gouvernement, y compris les troupes, se montaient à un million environ. On pouvait compter à peu près deux millions de grands et petits propriétaires; tout le reste de la population était composé de prolétaires et de mendicants. Les moines et le clergé possédaient à eux seuls un bon tiers de l'Espagne. (*Statistique de Belmonte y Baldivico.*)

Les moines et le clergé espagnols, grâce à leur intolérance et à leur insatiable avarice, ont réduit le peuple espagnol au nombre de onze millions environ. L'inertie et la cruauté des gouvernants auraient bientôt changé l'Espagne en un désert si Dieu ne prend en pitié ce malheureux pays.

— Prenez garde, mon père, répondit Estevan avec un sourire amer; monseigneur Alphonse Manrique et monseigneur Arbues pourraient bien ne pas plus respecter votre habit que l'inquisiteur Torquemada, d'odieuse mémoire, ne respecta la dignité épiscopale des évêques de Calahorra et de Ségovie¹.

— Torquemada était un génie bien cruel, dit l'apôtre avec un soupir; mais du moins à son brutal fanatisme, à sa cruauté inexorable, il ne joignait pas la plus infâme débauche². Le fanatisme l'avait rendu fou, car autrement la cruauté d'un homme pourrait-elle aller si loin? Et après que le grand inquisiteur avait prononcé la sentence d'un infidèle, le sévère dominicain, Thomas de Torquemada, s'agenouillait humblement devant son crucifix, se donnait lui-même la discipline, et mettait son corps en lambeaux pour expier toutes les hérésies du royaume de Castille³.

— O mon père! dans quelques siècles, si l'humanité marche comme elle doit le faire, voudra-t-on croire à toutes ces horreurs mêlées à tant de folies?

— Sans doute, mon fils, mais pour les déplorer; les erreurs du passé seront un enseignement pour l'avenir. Il viendra un temps où tous les hommes liront l'Évangile, et alors tous auront le droit de se dire les uns aux autres :

— Nous sommes vos frères, pourquoi nous traitez-vous comme des étrangers?

Lorsque tous les individus d'une nation connaissent bien le code de lois qui les régit, il est bien difficile qu'ils se nuisent les uns aux autres. Bien mieux, quand ce code est l'Évangile, ce guide de l'âme, alors l'âme est bien gouvernée, et il est rare que les actions ne le soient pas. Là où règne l'ignorance règnent aussi le désordre, la superstition, la folie : tous ces fléaux qui font de la terre un enfer habité par des démons et des damnés.

Comme ils s'entretenaient ainsi, l'apôtre et son compagnon arrivèrent à un petit village bâti tout en haut d'une montagne, ainsi qu'on en rencontre beaucoup en Espagne. Des maisons basses pour la plupart, peintes en rouge et en vert, s'allongeaient tortueusement en deux rangées sur la crête de la montagne,

¹ Ces deux évêques étaient fils de juifs baptisés, mais ils jouissaient de l'estime générale. L'inquisiteur Torquemada les fit mettre en jugement, bien que, selon les bulles apostoliques, les évêques ne fussent pas justiciables de l'inquisition. Les deux prélats se rendirent à Rome pour en appeler au pape. Le souverain pontife renvoya l'affaire devant d'autres évêques, dont la décision fut favorable aux accusés. En dédommagement des persécutions qu'ils avaient éprouvées, le pape nomma l'évêque de Ségovie à l'ambassade de Naples, et celui de Calahorra à celle de Venise. L'inquisiteur ne se rebuta pas. Torquemada trouva encore le moyen de leur intenter un nouveau procès, dans lequel il réussit à démontrer que ces évêques étaient tombés dans l'hérésie, et à les faire enfermer dans un château où ils moururent après avoir été dépouillés de leurs biens et dégradés de la dignité épiscopale. (Llorente, *Histoire de l'inquisition.*)

² De tout temps, les Espagnols ont accusé les inquisiteurs et autres employés du saint office de rendre les femmes enfermées dans l'inquisition victimes de leurs débordements. Cette accusation n'est pas si injuste que l'ont prétendu les défenseurs de ce hideux tribunal. Après la révolte de Cordoue et la fuite de l'inquisiteur Deza, le successeur de ce dernier, Ximénes Cisneros, « voulant mettre un terme aux excès scandaleux commis avec les femmes qui étaient dans les prisons, décréta, d'après l'avis du conseil de la Suprême, que toutes les personnes attachées au saint office, qui se rendraient coupables de pareils excès, seraient punies de mort. Les occasions d'appliquer cette loi n'ont pas manqué dans la suite, cependant elle est restée sans effet ». (Llorente, *Histoire de l'inquisition.*)

³ Le fanatisme de Torquemada égalait sa cruauté, ou, pour mieux dire, sa cruauté n'était que le résultat de son fanatisme. Chaque fois qu'il se voyait contraint d'agir contre quelque hérétique, le confesseur de Ferdinand d'Aragon se préparait par le jeûne et par la pénitence. Cette dernière consistait à se donner la discipline jusqu'à ce que sa chair fût déchirée et que son sang eût coulé. (*Vie de Torquemada*, par Ponce de Léon.)

formant ainsi une rue irrégulière terminée par une petite église dont le clocher pointu s'élevait à plus de quarante pieds au-dessus des habitations. Quand la cloche de cette église était en branle, on eût dit, à voir l'ensemble de ce village, un immense boa qui dressait sa tête en sifflant et en dardant vers le ciel sa langue mobile.

Lorsque les deux voyageurs y arrivèrent, tout était calme. Il était presque nuit : les villageois, revenus des champs, s'occupaient en silence du repas du soir. Quelques enfants à moitié nus jouaient devant les portes entrebâillées ; du fond des maisons s'échappait un piquant parfum de puchero¹, et quelques bergers gravissaient lentement le dos de la montagne en ramenant leurs chèvres à l'étable.

L'apôtre n'était venu qu'une ou deux fois dans ce village, et les petits enfants, qui ont d'ordinaire la mémoire légère, ne le reconnurent pas.

Estevan et lui traversèrent donc la plus grande partie de la rue sans que personne vint entraver leur marche.

Mais comme ils passaient devant une maison basse dont l'extérieur délabré annonçait la misère, et une misère insoucieuse, ils s'arrêtèrent simultanément, frappés d'un mélange extraordinaire de voix jeunes, viriles, vieilles et chevrotantes, fraîches et rudes. Il y avait certainement beaucoup de monde dans cette maison, et il devait s'y passer un événement étrange.

Les voyageurs écoutèrent pendant quelques instants : tout à coup ils entendirent une petite voix claire qui disait avec un accent de compassion féminine :

— Ce pauvre Pablo, il se portait si bien ce matin !

— Il y a ici quelqu'un qui a besoin de nous, dit l'apôtre en poussant la porte vermoulue, qui céda aussitôt.

Estevan entra avec lui.

Dans une méchante baraque où le jour pénétrait à peine, et dont le sol inégal et terreux était couvert de débris de tout genre, une vingtaine de Gitanos, hommes et femmes, enfants et jeunes filles, entouraient un homme revêtu de ses habits de fête et assis sur une chaise, dans une attitude gracieuse.

Cet homme était très pâle et paraissait dormir.

Le rancho² entier des Gitanos, présidé par l'abuela³, la reine de ces étranges corporations, entourait le Gitano, qui était assis.

À l'arrivée de l'apôtre et de son compagnon, le cercle ne se déranger pas ; mais l'abuela, qui vénérât beaucoup le moine, lui fit apporter un petit escabeau de bois en forme de trépied, l'unique siège qui fût dans le rancho. Estevan resta debout.

— Que signifie cela, mon père ? demanda-t-il à l'apôtre.

— Cet homme est mort, et ils font la cérémonie des funérailles ; regardez.

Un Gitano s'avança vers le mort et lui plaça une mandoline entre les bras. Puis, à haute voix et sans vergogne, il s'accusa de tous les crimes qu'il avait commis depuis la mort du dernier frère décédé dans le rancho.

Après qu'il eut fini cette singulière confession, le Gitano interpella le mort.

¹ Le puchero est un pot-au-feu composé de plusieurs sortes de viandes, de légumes et de pois chiches. Les gens riches y ajoutent el chorizo, le saucisson, et la morcilla, le boudin noir. Le puchero s'appelle alors olla podrida.

² El rancho, la chambrée.

³ L'abuela. C'est ainsi que les bohémiens appellent leur chef de chambrée, qui est toujours une vieille femme.

— Joue, lui dit-il, et si j'ai mal fait, que ta musique me rende sourd ; si j'ai bien fait ne bouge pas, et je me croirai absous.

Comme on le pense bien, le mort n'eut garde d'obéir à la première de ces injonctions, et le Gitano se retira aussi léger de conscience qu'un usurier qui vient de recevoir l'absolution sous promesse de restituer tout ce qu'il a volé.

— Quelle barbarie ! dit tout bas Estevan.

— Attendez, mon fils, dit l'apôtre, ce n'est pas là tout.

En effet, chacun des membres du rancho fit à son tour sa confession, et la chambrée complète resta pleinement rassurée sur l'énormité de ses crimes ; le défunt les avait absous, ils se croyaient tous innocents comme des colombes.

La chambre venait d'être éclairée par des torches de résine ; l'apôtre qui



Achetez-moi cela !...

avait, pour le temps où il vivait, de profondes connaissances en médecine, mais qui avait surtout ce don de seconde vue, privilège exclusif de quelques hommes de génie, l'apôtre examinait attentivement le mort.

— Cet homme a les membres bien souples, dit-il tout bas à Estevan, et son teint n'a pas subi la moindre altération ; seulement il est très pâle.

— C'est vrai, fit Estevan, qui se mit à l'examiner à son tour.

Mais bientôt il ne leur fut plus possible de se livrer à ces observations physiologiques ; une jeune fille se mit à danser devant le mort un fandango lascif et animé ; peu à peu tous les membres du rancho se mirent aussi à danser l'un après l'autre : la chambrée ainsi en branle, ils se prirent par la main et formèrent une ronde autour du mort.

Ils commencèrent par se mouvoir lentement et en cadence, comme s'ils eussent voulu se mettre au pas et se familiariser avec la mesure; puis la danse devint plus rapide, ils s'enlevèrent l'un l'autre en tournoyant, et, s'animant ainsi par degrés, ils finirent par tourner si vite qu'on eût dit une bande de démons emportés dans l'espace par une puissance invisible¹.

Tout à coup, cette troupe furieuse s'arrêta en poussant de grands cris : le mort avait été renversé de son siège, et il était tombé au milieu du cercle formé autour de lui, sur une jeune fille qui, moins lesté que les autres, avait accroché son écharpe aux boutons de métal de la veste du décédé. La Gitana se recula avec un mouvement d'horreur, et le mort alla donner du visage contre terre.

— Jésus! s'écria Pabuela; quel malheur, pauvre Marica, que Pablo soit tombé sur toi!

— Oui, dirent les autres, voilà de grands maux qui l'attendent, et peut-être la mort, à moins qu'elle ne veuille passer la nuit auprès de Pablo.

— Moi, passer la nuit toute seule avec un mort! s'écria la Gitana épouvantée; moi, passer la nuit avec Pablo pour voir tous les diables de l'enfer venir danser devant lui et l'emporter².

— Je resterais bien avec toi, pauvre Mariquilla, dit un grand jeune garçon qui faisait les doux yeux à la Gitana; mais alors cela ne te compterait pour rien.

— Oh! j'ai trop peur, disait la Gitanilla en pleurant; j'aime encore mieux mourir si Pablo le veut.

Pendant que les Gitanos débattaient ainsi cette grave question, l'apôtre s'était élancé vers le mort, et, en se baissant vers lui pour le relever, il s'était aperçu qu'en tombant Pablo s'était fait au visage une légère blessure, et que cette blessure saignait.

— Silence, enfants! s'écria-t-il d'une voix forte; cet homme n'est pas mort: attendez.

Les cris cessèrent comme par enchantement, et tous les Gitanos restèrent enchaînés à leur place par un étonnement stupide. Ils avaient dansé sans crainte autour du mort, ils avaient peur d'un homme qui ressuscitait.

Aidé d'Estevan, l'apôtre assit Pablo sur la chaise, et, tirant de sa poche un flacon qui ne le quittait jamais, il fit respirer des sels au malade pendant qu'Estevan lui frottait vivement les mains pour y rappeler la chaleur et la vie.

Au bout de quelques minutes le Gitano ouvrit les yeux; la face se colora soudainement: la réaction menaçait d'amener une attaque d'apoplexie.

¹ La danse que l'auteur décrit dans ce chapitre fait partie de la cérémonie appelée la *Veillée des morts*. Cette cérémonie a beaucoup de rapport avec le *wake* des Irlandais.

² Les Gitanos ne professent aucune religion; ils feignent toujours d'être de celle du pays qu'ils habitent; mais ce sont les gens les plus superstitieux de la terre. Ainsi un Gitano accoutumé à vivre de vols et d'escroqueries de tout genre, ne volera point et n'escroquera point le lendemain d'une nuit pendant laquelle il aura entendu le cri d'une chouette; car selon la superstition de sa caste, le cri de la chouette annonce toujours une arrestation judiciaire ou pour le moins des démêlés avec la justice. Le Gitano ne boira pas d'une liqueur dans laquelle sera tombée une mouche; car toute personne qui boit d'une liqueur qui noie, sera noyée. Enfin le Gitano qui a été touché par un cadavre lors de la veillée, doit passer la nuit avec le mort et avoir le courage de voir les diables venir et emporter le corps du défunt après avoir dansé autour de lui, sous peine de mourir dans l'année. Aussi est-ce un grand malheur quand un mort tombe pendant la danse que, la veille de son enterrement, font ses parents et ses amis autour de lui pour le garantir de la visite des démons.

Le moine alors excita la blessure du Gitano pour la faire saigner, et ordonna à Estevan de lui frictionner fortement les membres inférieurs.

Bientôt le malade respira librement, ouvrit lentement ses yeux appesantis, et promena ses regards autour de lui avec un étonnement stupide.

Il était sauvé.

Il n'avait eu autre chose qu'un évanouissement suivi de léthargie, occasionné par un excès d'ivresse.

Mais en revoyant vivant celui dont ils venaient de célébrer les funérailles les bohémiens se jetèrent à genoux, et les plus jeunes se mirent à courir par la rue en criant que le saint venait de faire un miracle.

Le ressuscité lui-même, encore faible et pouvant à peine se soutenir, baisa les mains de l'apôtre en lui disant :

— J'étais mort, et vous m'avez rappelé des lieux de ténèbres.

— Ce n'est pas moi, dit l'apôtre; c'est Dieu seul.

— Mon père, lui demanda Estevan en langue latine pour n'être pas compris, pourquoi leur laissez-vous croire que cet homme était mort et qu'il est ressuscité?

— Mon fils, répondit le saint, ce peuple n'est pas mûr pour la vérité. Si on cherchait à lui expliquer d'une manière naturelle le phénomène qui vient de s'opérer, il crierait à la magie et nous prendrait pour des sorciers. Laissez-lui donc sa foi naïve, elle est sa seule consolation. Croyez-moi, Estevan, éclairer la raison d'un peuple, l'améliorer par la science, est l'œuvre de plus d'un jour, surtout lorsque déjà depuis longtemps on a faussé ses instincts naturels. On imprime aisément sur une étoffe blanche, mais sur une étoffe déjà peinte, il faut d'abord effacer les couleurs pour y en apposer de nouvelles.

— Il faudra donc que ce peuple reste dans une éternelle ignorance?

— Non, mon fils, non; laissez filtrer l'eau goutte à goutte, elle finira par creuser son lit.

Cependant, au bruit du miracle qui venait de s'opérer, les habitants du village avaient abandonné leurs maisons; les petits enfants eux-mêmes, malgré leur appétit, s'étaient éloignés du foyer où cuisait Polla podrida, pour voir, eux aussi, le saint qui venait de ressusciter un mort.

Après avoir laissé quelques légers bienfaits aux Gitanos, et les avoir exhortés à renoncer au vol et au meurtre, exhortations qu'ils écoutaient toujours avec attendrissement, mais qu'ils oubliaient bientôt après par suite de leur sauvage nature, de leurs habitudes enracinées, et aussi de la difficulté qu'il y avait pour eux à vivre autrement, l'apôtre sortit pour aller dans le village porter des secours et des consolations aux malades et aux affligés, et leur faire don de quelques pièces de monnaie, bienfait précieux pour ces pauvres serfs des monastères qui avaient du pain et de la soupe, mais d'argent, jamais: aussi, bien des fois ces pauvres gens conservaient-ils comme des reliques les maravédis qui leur venaient de l'apôtre; ils les perçaient et en faisaient des boutons dont ils ornaient leurs jaquettes de velours¹.

Les voyageurs n'eurent pas la peine d'entrer dans les maisons, une foule compacte se précipita au-devant d'eux; mais à l'approche du saint, elle s'ou-

¹ Les Gitanos et beaucoup d'autres gens du bas peuple en Andalousie, aiment à se faire des boutons avec des pièces de monnaie. Les pauvres gens percent les *ochavos* (liards), les plus aisés percent les pièces d'un *real* (25 cent.), petite pièce d'argent. Il y a de riches muletiers et de riches contrebandiers qui font percer plusieurs centaines de pièces d'or de 5, 10 et 20 francs, pour en faire des boutons à une seule veste de velours.

vrit en deux rangées pour laisser le passage libre. Et lui, s'arrêtant devant chacun, le questionnait sur sa famille, sur ses besoins et sur ses souffrances; à ceux qui lui semblaient malades ou affligés, il donnait des remèdes et des consolations; aux mal vêtus, quelque argent pour acheter des habits.

Mais il prêchait également à tous l'obéissance et la résignation; car, disait-il, le murmure et l'irritation de l'âme ne remédient à rien: cela ne sert qu'à rendre les maux plus lourds.

L'impétueux Estevan, malgré ses doctrines philosophiques qui tendaient à une réforme plus active, ne pouvait s'empêcher d'admirer la profonde sagesse de l'apôtre.

— C'est ainsi, pensait-il en lui-même, que devraient être tous les réformateurs: sobres, persévérants dans l'action, patients au résultat; ce n'est qu'ainsi qu'on régénère un peuple.

Ce fut une scène touchante que le passage de l'apôtre au milieu de cette population enthousiaste et opprimée, un rayon de soleil tombé sur les ténèbres de ces âmes simples mais ardentes.

— Francisca, disait un jeune homme à sa femme, notre enfant sera beau et fort, l'apôtre l'a regardé et a baisé sa petite main.

— La récolte sera bonne, disait un autre, l'apôtre est venu nous visiter dans la saison où les épis commencent à s'emplir.

— Le feu du ciel respectera ma maison, s'écriait un troisième, l'apôtre s'est arrêté en passant devant la porte.

— Dieu vous bénira parce que vous êtes bons, leur dit le saint: et vous serez heureux parce que vous ne ferez de mal à personne.

— Père, s'écria en pleurant une jeune femme qui portait sur ses bras deux petits enfants jumeaux, on a mis mon mari en prison dans le saint office parce qu'il était Maure converti, et qu'il avait manqué la messe pour me garder le jour où j'ai mis au monde ces deux enfants.

L'apôtre leva vers le ciel un triste regard.

— Prends patience, ma fille, dit-il à la pauvre femme, ton mari te sera rendu; aie confiance en Dieu qui te consolera, et moi, j'aurai soin de toi, entends-tu?

— C'est bien véritablement un saint, dit tout bas une vieille femme; il n'a pas peur de l'inquisition.

— Femme, dit l'apôtre qui l'avait entendue, ceux qui croient véritablement en Dieu n'ont peur de rien.

Ainsi se termina cette journée.

Estevan et son guide acceptèrent quelques provisions dont on remplit leur sacoche, et qu'ils trouvèrent le moyen de payer au centuple; puis ils s'éloignèrent au bruit des bénédictions, pour aller passer la nuit dans une de ces cabanes de feuillage que les bergers élevaient au haut des montagnes pour y passer l'hiver avec leurs troupeaux.



Auto-da-fé.



XIV

ENCORE JOSE

Revenons à Dolores, que nous avons laissée sur le chemin de la taverne.

Arrivée à l'extrémité de la *calle de los Gitanos*, il lui fut aisé de reconnaître l'enseigne DE LA BUENA VENTURA, qui était écrite en grosses lettres sur le mur; malgré l'obscurité naissante, Dolores ne pouvait s'y tromper.

Il y avait encore peu de monde: quelques moines vidaient, en causant, leur pot de vin de *pajarete*, et, à un des bouts de la table, un homme et une femme assez mal vêtus mangeaient un morceau de pain noir, accompagné de quelques oignons crus; ils avaient devant eux deux gobelets d'étain et une mesure du vin le plus commun.

Les petites bougies allumées contre le mur projetaient leur clarté douteuse dans l'obscurité de la salle.

Le calme qui y régnait rassura un peu la fille du gouverneur. Elle hésita toutefois pendant quelques minutes, car elle ne voyait pas la Chapa, et ne savait à qui s'adresser; mais la Chapa parut bientôt à l'entrée de sa cuisine. Alors Dolores, s'armant de courage, poussa la porte et marcha droit à la jeune hôtesse.

Quand elle fut près d'elle, elle écarta les bords de sa mante, et la Chapa la reconnut aussitôt.

Mais Dolores avait aussi, de son côté, reconnu la jeune fille qui avait servi de messagère dans l'horrible complot dont elle était la victime, et elle se recula avec un mouvement d'horreur.

La Chapa la regarda alors, sans parler, d'un air suppliant; et, avec une pré-

sence d'esprit tout maladroite, elle lui prit vivement la main, et feignit de l'embrasser sur les deux joues.

— Eh! c'est toi, ma pauvre Anna! fit-elle d'un ton joyeux; qui aurait dit que j'aurais le bonheur de voir aujourd'hui cette bonne cousine!

Viens donc, ajouta-t-elle en entraînant Dolores dans l'étroit et sombre réduit où elle faisait cuire le *puchero*, viens que nous causions de ma bonne tante et de tes frères, ma pauvre Annita. Que je suis contente de te voir!

Pendant ce flux de paroles, la Chapa avait soustrait Dolores aux regards des gens de la taverne, et Dolores, qui pouvait à peine se soutenir tant elle était émue, s'assit sur une méchante chaise de paille qui se trouvait dans un coin.

— Rassurez-vous, senora, lui dit tout bas la sœur de Coco en se mettant presque à ses genoux; rassurez-vous et ne craignez rien; je donnerais ma vie pour vous sauver.

Mais, ajouta-t-elle, voyant que Dolores reprenait un peu de confiance, ayez l'air de causer avec moi, comme si vous étiez ma cousine; il faut tromper les espions.

En ce moment, un moine demanda un pot de vin; la Chapa, vive et alerte, se hâta de le servir.

— Cette pauvre petite cousine! dit-elle à la jeune femme qui soupait au bout de la table, comme elle est gentille d'être venue me voir!

Mais la femme à qui la Chapa s'adressait ainsi était la seule pour qui Dolores ne fût pas inconnue; cette femme, c'était la Culevrina; et au moment où la fille du gouverneur était entrée dans la taverne, la serena l'avait reconnue.

Manolina, car tel était l'homme qui soupait auprès d'elle, avait eu moins de mémoire que cela. Les femmes seules possèdent cette perspicacité de coup d'œil rapide comme la pensée.

La serena sourit doucement, mais sans rien dire. Quelques instants après, Manolina voulut se retirer; la Culevrina s'approcha alors de la tavernière, qui s'était avancée sur le devant de sa porte pour voir si son frère ne revenait pas.

— Chapa, lui dit-elle, aie bien soin de ta cousine; et si elle avait besoin de moi ou de Manolina, tu sais où nous trouver.

La Chapa regarda la serena avec des yeux ébahis.

— Je connais ta *cousine*, ajouta tout bas la jeune bohémienne en appuyant sur ce mot *cousine*.

— Culevrina, lui répondit la Chapa, prends garde de parler au moins.

— Allons, fit la bohémienne avec un gracieux mouvement d'épaules, qu'as-tu peur? une protégée de l'apôtre! Je l'aime autant que toi... Souviens-toi seulement de ce que je t'ai dit; si elle a besoin de nous, viens nous chercher. Adieu.

Le bravo et sa compagne s'éloignèrent.

— Fais-nous donc voir ta cousine, Chapa, dit un gros moine ventru que les fumées du vin commençaient à égayer; est-elle aussi jolie que toi, petite?

— Oh! la pauvre fille, laissez-la donc tranquille, répondit la Chapa; c'est timide comme un mouton.

— Mais ça n'empêche pas d'être jolie.

— Vous verrez ça quand elle aura dormi, fit la Chapa tout en rangeant ses brocs; elle a fait plusieurs lieues à pied et elle est bien fatiguée.

L'arrivée d'une nombreuse bande d'ouvriers qui venaient souper mit fin à ce colloque. Le moine continua de boire. La Chapa, après avoir servi tout son

monde avec une vivacité et une adresse remarquables, profita de l'occupation générale qui suit toujours le commencement d'un repas, et du bruit que faisaient en mangeant toutes ces mâchoires affamées, pour s'entretenir à voix basse avec la fille du gouverneur.

— Chapa, lui demanda Dolores un peu revenue de sa première défiance, connais-tu le moine José?

— Jésus! si je le connais, dit-elle; c'est un saint, senora... quoiqu'il porte l'habit de l'inquisition, ajouta-t-elle très bas. Il est venu hier, poursuit la tavernière, et m'a prévenue que si vous le demandiez, il faudrait aller le chercher.

— Ah! fit Dolores en respirant plus librement, il ne m'a donc pas trompée!

— Et moi, dit la Chapa presque en pleurant, m'avez-vous pardonné au moins?

— Oui, répondit Dolores, je te pardonne quoique tu m'aies fait bien du mal.

— Oh! j'ignorais ce que je faisais; j'obéissais, voilà tout; si vous saviez tout ce qu'il faut faire pour conserver sa vie!

— Pauvre enfant! va, on t'appelle, ne t'occupe pas de moi; sers ton monde pour qu'on ne s'aperçoive de rien.

La Chapa retourna dans la salle et servit à chacun ce qu'il demandait; puis elle revint auprès de Dolores.

La fille du gouverneur était excessivement pâle, elle n'avait rien pris de la journée.

— Donne moi quelque chose, dit-elle à la tavernière, je me meurs de besoin.

— Jésus! fit la Chapa, que ne le disiez-vous plus tôt, senora? tout ce que j'ai ici est à vous.

En même temps elle lui servit une tasse de chocolat qu'elle tenait toujours préparée, en cas qu'un moine voulant se rafraîchir en passant vint à la demander.

Dolores avait à peine terminé cette légère collation, qu'un bruit inaccoutumé se fit dans la salle où l'on mangeait; elle avança un peu la tête.

Tout le monde s'était levé par un mouvement spontané de respectueuse déférence; le favori de l'inquisiteur venait d'entrer dans la taverne. Les enfants de saint François eux-mêmes n'avaient pas craint de donner au jeune dominicain ce témoignage public de soumission et de respect.

José, lui, passa fier et hautain au milieu de ces gens inclinés, et sa lèvre inférieure se retroussa dédaigneusement; sa figure exprimait le plus profond mépris.

Il marcha droit à la cuisine. Dolores éleva vers lui son beau visage tout empreint de tristesse et d'angoisses.

— Ici déjà? fit José en la reconnaissant.

— Déjà? répondit-elle avec douceur; ce mot-là, mon père, ressemble à un reproche. Vous repentiriez-vous déjà aussi de la protection que vous m'avez accordée?

— Non, certes, pauvre enfant, dit le jeune moine; ce que j'ai promis, je le tiendrai de grand cœur; mais ne vous étonnez pas de ma surprise; ne m'avez-vous pas dit hier que vous aviez un asile?

— Je le croyais, mon père; mais je suis maudite comme Caïn: celui que j'allais chercher était parti, mort peut-être; j'ai passé la nuit dans les roseaux, et, ce soir, je me suis à grand-peine procuré ces humbles vêtements pour n'être pas reconnue.

— Et vous avez agi prudemment, ma fille; plus que jamais vous êtes exposée; mais j'y pourvoirai, et nul, je l'espère, ajouta-t-il en souriant avec amertume, nul ne soupçonnera le dominicain José d'avoir donné asile à une femme poursuivie par l'inquisition.

— Mon père, fit Dolores un peu inquiète, car il lui arrivait depuis quelque temps des choses si extraordinaires, qu'il lui était bien permis de douter; mon père, où donc allez-vous me conduire?

— Te défies-tu de moi, Dolores? lui demanda José en fixant sur elle son regard ardent et plein de franchise.

— Oh! pardonnez-moi, dit-elle en joignant les mains; mais chaque pas que je fais dans la vie me conduit à un abîme, et cependant... Oh! je vous crois,



Il était curieux

je vous crois! s'écria-t-elle; si vous voulez me trahir, vous ne me regarderez pas ainsi.

— Pauvre innocente enfant! n'as-tu d'autre garantie de ma bonne foi que la franchise de mon regard? Sais-tu si je ne suis pas de ceux qui cachent un cœur de tigre sous les traits d'un ange? N'y a-t-il rien de plus, pas un pressentiment secret qui te dise que ta cause est la mienne, et que je te défendrai comme si tu étais ma propre sœur et que le même sein nous eût portés?

— Faites de moi ce que vous voudrez, dit la fille du gouverneur en se mettant presque aux genoux de cet homme étrange.

Deux larmes amères, corrosives, de ces larmes longtemps contenues, qui jaillissent une fois ou l'autre, et malgré lui, du cœur le plus énergique, glis-

sèrent lentement, des longues paupières de José, sur ses joues pâles et un peu amaigries.

— Vous pleurez, mon père! dit la jeune fille attendrie; oh! vous aussi n'auriez pas dû naître dans ce siècle de fer.

— Dieu, répondit José, nous jette ici-bas quand il veut et pour ce qu'il veut, pour persécuter ou pour souffrir; et de celui qui souffre, il fait quelquefois l'instrument de son éternelle vengeance. Voilà peut-être pourquoi toi et moi vivons dans ce siècle, Dolores.

— Mon Dieu! dit-elle, votre tristesse m'épouvante, et pourtant j'ai foi en vous, et j'irai partout où vous voudrez me conduire... Et puis, ajouta-t-elle avec un peu d'hésitation, j'aurais encore autre chose à vous demander.



Elle servit à chacun

— Parle, dit José, qui devinait presque.
— J'étais fiancée à don Estevan de Vargas.
— Je le sais, répondit José en étouffant un douloureux soupir; sois tranquille, don Estevan est en sûreté.

— Vous l'avez sauvé aussi? s'écria-t-elle avec joie.
— Non, ce n'est pas moi qui l'ai sauvé, c'est toujours la justice éternelle; Dieu est le maître qui commande, je ne suis que la main qui obéit.

— O mon père! soyez béni pour m'avoir conservé mon Estevan.
Tout ceci se passait à demi-voix dans la cuisine de la taverne; la Chapa allait et venait, distribuant tour à tour à ses convives des mets ou du vin, des tranches de thon frit dans l'huile, des sardines fraîches, et du pain qui sur-

passait en blancheur celui du reste de l'Espagne ; et tel était le respect pour la sainte inquisition en général et les inquisiteurs en particulier, que nul ne songea à trouver inconvenant ce long entretien du jeune mineur avec la *cousine* de la Chapa.

Pendant ce temps, Coco rentra à la taverne.

José le prit à part.

— Coco, dit-il, pendant que ta sœur est occupée, suis-moi avec cette jeune fille jusqu'à la sortie de la ville.

— Qu'il soit fait comme l'ordonne Votre Béatitude, répondit Coco en s'inclinant ; mais allez-vous donc traverser tous deux la salle qui est pleine de monde ?

— Toi et moi la traverserons seuls, répondit José ; la jeune fille passera par la petite porte de l'impasse.

Il y avait en effet dans cette espèce de cuisine une porte qui communiquait à une autre petite salle basse, un taudis où couchait Falguazil, et qui ouvrait sur un cul-de-sac.

Le dominicain sortit de la taverne toujours accompagné des saluts respectueux de la noble assemblée. Coco le joignit dans la rue quelques minutes après.

Ils firent ensemble le tour de la maison et rentrèrent par la ruelle. Dolores était prête à partir. Elle dit adieu à la Chapa, et suivit José qui leur servait de guide, car Falguazil lui-même ignorait en quel lieu il allait les conduire.

— Vous n'avez pas peur au moins ? dit José en pressant la main tremblante de Dolores Argoso.

— Voyez, dit-elle en s'appuyant sur son bras avec une noble confiance.

Ils sortirent tous trois de la taverne, et personne ne s'aperçut de rien.



L'ABBESSE DES CARMÉLITES

Pendant que se passait à la taverne de la *Buena Ventura* cette scène d'un médiocre relief, mais nécessaire au développement de notre histoire, un incident d'un autre genre avait lieu dans l'abbaye des Carmélites.

L'abbesse, issue d'une maison presque princière, celle des ducs de Lerme¹, et que cette considération avait fait élire malgré sa jeunesse, trônait en ce moment au milieu de quelques-unes de ses favorites ; trônait, c'est le mot, car cette humble fille de saint François occupait un large fauteuil de velours élevé sur une estrade de quelques marches, et surmonté d'un dais à crépines d'or.

Près d'elle était la crosse ou bâton pastoral, insigne de sa dignité abbatiale. De sa ceinture tombait, sur son jupon d'étoffe brune, un long rosaire de filigrane et d'émeraudes, dont chaque *Pater* était représenté par une perle d'Orient grosse comme une petite noisette ; enfin, sur sa poitrine brillait une grande croix d'or ciselé, et chaque mouvement de sa main blanche et délicate faisait scintiller, à éblouir, l'énorme chaton de l'anneau abbatial formé d'un seul diamant de la plus belle eau : un diamant sans prix enlevé aux mines de Golconde ou de Visapour.

L'abbesse avait environ vingt-quatre ans. C'était une femme d'assez médiocre taille, qui paraissait grande tant elle portait fièrement les épaules, tant sa belle tête se détachait droite et ferme sur le cou le plus gracieux du monde. Son teint, d'une pâleur rosée, plus blanc que ne l'est d'ordinaire celui des Andalouses, avait encore blanchi davantage à l'ombre du cloître ; et ses yeux, d'un bleu sombre, brillaient d'un éclat métallique sous deux longs cils noirs comme de l'ébène. Cependant, la physionomie de l'abbesse n'avait d'autre signe distinctif qu'un orgueil de race et une grande disposition à la sensualité : penchant visiblement indiqué par deux lèvres rouges, voluptueuses, embragées d'un léger duvet presque aussi noir que celui des sourcils, bien que d'une finesse extrême.

Mais la passion dominante de l'abbesse était l'orgueil ; elle tenait par-dessus tout aux prérogatives de son rang ; son affection était tout entière pour ceux qui savaient le mieux flatter sa vanité aristocratique ; elle voulait être reine, même dans le cloître.

Autour d'elle, sur des sièges très bas, ses favorites causaient en s'occupant d'ouvrages à l'aiguille, broderies féeriques qui ne peuvent sortir que des mains d'une religieuse. Quelques-unes même, par plus grande humilité, s'étaient assises aux derniers degrés du trône, presque sous les pieds de l'abbesse : c'était une flatterie muette aussi adroite que possible ; le saint troupeau connaissait le faible de sa supérieure.

Un grand événement occupait en ce moment la pieuse oisiveté de ces saintes filles ; c'était la disparition de Dolores.

¹ François de Lerme n'est pas un personnage historique, mais seulement un type, une parodification des abbesses de ce temps-là, et même de quelques-unes de nos jours.

— Claire, disait l'abbesse à une jeune religieuse assise auprès d'elle, comprenez-vous pourquoi cette jeune fille a déserté le couvent, où je la traitais comme ma propre sœur ?

— Non, en vérité, ma mère, dit la carmélite, à moins qu'on ne l'eût enfermée ici pour la soustraire à un amour mondain auquel elle sera retournée.

— Elle était d'une modestie exemplaire, dit l'abbesse, et malgré ses manières un peu fières et réservées, elle avait un caractère adorable. J'avais cru vraiment que je pourrais l'attacher à notre humble troupeau, et cet espoir était d'autant mieux fondé qu'elle m'avait été amenée par un saint, le moine le plus pur de l'Espagne.

— Quel dommage qu'elle soit allée se perdre dans le monde, dit une novice dont l'œil étincelant était loin d'exprimer le calme parfait des sens et de l'âme. Où sera-t-elle plus heureuse que parmi nous ?

— Ma fille, répondit Françoise de Lerme, bénissez Dieu qui, en vous arrachant au même danger, vous permet de passer ici paisiblement votre vie.

La jeune recluse étouffa un soupir en s'efforçant de donner à son visage l'expression du contentement. Elle eût cependant préféré aux saintes délices du cloître l'indépendance et la joyeuse liberté de la vie mondaine.

— Convenez, ma mère, poursuivit-elle en étalant sur ses genoux une large bande de moire blanche semée de fleurs d'or d'une délicatesse infinie, qu'elle achevait de broder, convenez que voilà un beau devant d'autel, et que pas un couvent de Séville ne pourra se vanter d'en avoir un pareil.

— Admirable, vraiment ! répondit l'abbesse ; il ornera dignement notre chapelle le jour de votre profession, ma fille. Mais qu'avez-vous donc là, Catherine ? poursuivit-elle en s'adressant à une très-jeune religieuse qui feuillettait sous son voile un volume grossièrement imprimé, orné de gravures plus mauvaises encore que le texte.

La religieuse rougit légèrement et cacha le volume dans sa poche.

— Montrez-moi cela, dit sévèrement l'abbesse.

— Donnez donc ce livre, ma sœur ! firent les autres dont la curiosité était vivement excitée.

Catherine était un peu gâtée par l'abbesse à cause de son caractère aimable, mais surtout de la grande fortune et de la haute position de sa famille. Catherine tendit le livre d'un air mutin, et ses compagnes purent lire sur la couverture ces mots imprimés en gros caractère : *La sainte Bible*.

C'était une bible protestante traduite en espagnol et imprimée en Hollande.

— C'est un livre de dévotion, fit Claire ; il valait bien la peine d'y mettre tant de mystère.

— Oui, mais c'est une Bible luthérienne, dit l'abbesse moins ignorante et tout aussi curieuse que les autres ; d'où avez-vous eu cela, Catherine ?

— D'un frère de ma mère, madame ; il l'avait apportée de Flandre où il commandait un régiment. Mon oncle était fort partisan de la religion réformée ; aussi, lorsque ma mère insista pour me faire entrer en religion, mon oncle qui s'y était longtemps opposé me donna ce livre en me disant : « Ma nièce, tu ne resteras pas toujours enfermée ; quand la réforme du grand Luther aura pénétré en Espagne, les religieuses seront libres, et elles pourront se marier comme elles l'ont fait en Allemagne. »

— O ma mère ! quel sacrilège ! s'écrièrent les recluses, qui écoutaient avec une incroyable avidité.

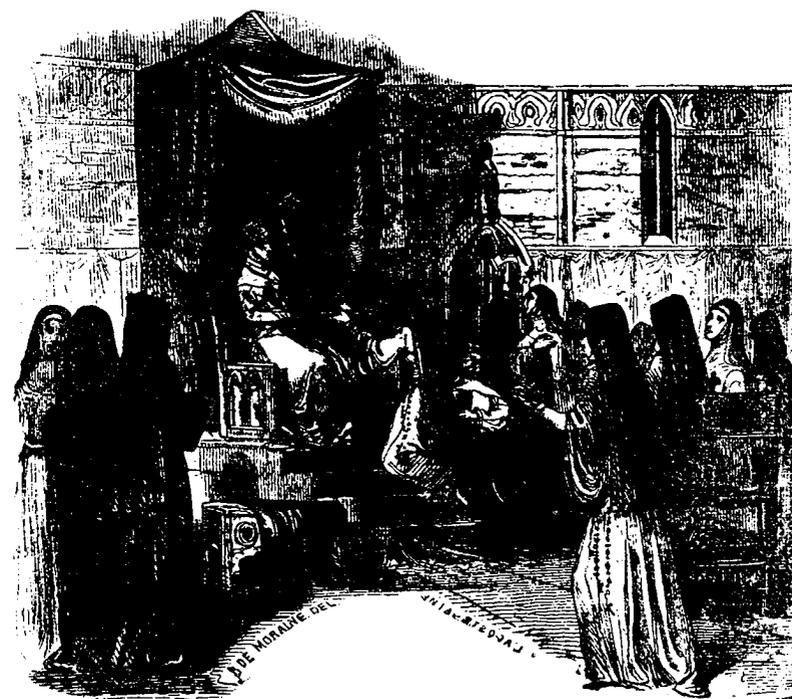
— Chut, Catherine ! fit Françoise ; cela est imprudent à dire, ma fille.

— Est-ce qu'il y a bien loin d'ici en Allemagne ? demanda l'ignorante Claire.

— Oh ! certainement, répondit Catherine, et nous serons mortes quand Luther viendra.

— Tais-toi, tais-toi ! s'écria l'impétueuse Françoise, dont le cœur battait violemment à la seule pensée de la liberté, tant était ardente et vivace cette femme si peu faite pour l'abnégation et l'indolence claustrale, qui avait cherché un aliment à son incroyable énergie dans l'exercice du despotisme monastique.

— Oh ! pensa-t-elle en elle-même, la liberté pour nous aussi !... Mais nous serons mortes avant qu'elle arrive, murmura-t-elle tout bas en répétant les



L'abbesse des Carmélites.

paroles de Catherine.

— Notre mère est pensive, dit Claire à voix basse.

Un grand coup de sonnette retentit aux oreilles des recluses.

— Claire, dit l'abbesse subitement rappelée à elle-même, voyez donc ce que c'est ; je n'attends pas visite à cette heure.

— Qu'est-ce que cela peut être ? murmura la troupe oisive, pour qui le plus léger incident était une grave occupation, tant cette existence de couvent se passe en niaiseries futiles, en cancan mystiques, en exaltations vides ; tant on y gaspille le temps et la vie.

Claire s'était levée ; mais avant que, de son pas lent et mesuré, elle eût traversé la salle longue d'au moins trente pieds, une sœur converse soulevant

la portière de soie, s'avancé vers l'abbesse, portant de ses deux mains un plateau d'argent sur lequel était une lettre.

Claire prit le plateau des mains de la converse, et malgré les efforts des autres religieuses qui, toutes à la fois, avaient allongé le bras pour saisir le bienheureux plateau, Claire, plus grande que les autres, l'éleva au-dessus de sa tête; arrivée au pied du trône, elle en monta légèrement les marches jusqu'à la dernière, et là, s'agenouillant devant l'abbesse, elle lui présenta le plateau¹.

L'abbesse prit la lettre, en brisa le cachet de cire verte, et après avoir lu les premières lignes, elle se leva toute droite de son siège.

— Mes sœurs, dit-elle, allons au-devant de monseigneur le grand inquisiteur Arbues, qui nous fait l'honneur de nous visiter.

Sur un signe de l'abbesse, la converse sortit. Alors, sa crose en main, Françoise de Lerme prit les devants, et suivie de ses élues, elle s'avança jusqu'à la porte extérieure du couvent pour recevoir Son Eminence.

On voit qu'elle n'avait pas daigné faire avertir le reste du troupeau. Dans un gouvernement despotique, l'État, c'est le roi et ses favoris.

Arrivée à la porte du cloître, Françoise de Lerme la fit ouvrir à deux battants. En même temps monseigneur Arbues descendit de sa litière; il était seul, ne s'étant fait accompagner que par ses valets. José avait feint d'être malade pour se dispenser de cette visite.

Le lecteur sait où il était allé.

L'inquisiteur s'avança vers les religieuses, et quand il eut mis le pied sur le seuil, l'abbesse s'agenouilla devant lui pour recevoir sa bénédiction. Toutes les religieuses l'imitèrent. Puis Françoise de Lerme reprit le chemin de la grand'salle qu'elle occupait naguère, et faisant avancer deux larges fauteuils à franges d'or, elle fit asseoir monseigneur Arbues et s'assit elle-même vis-à-vis de lui. C'était l'usage de l'abbesse de conserver ainsi au moins l'égalité du rang vis-à-vis du grand inquisiteur. Pierre Arbues, très-pointilleux aussi sur l'étiquette, se contentait de sourire de cette subtilité; il aurait même souffert de l'abbesse des carmélites bien d'autres empiétements encore sur ses droits et prérogatives, et il fut tel temps où il se serait assis volontiers sur la dernière marche de ce beau trône doré si bien occupé par la belle Françoise de Lerme.

Mais ce jour-là Pierre Arbues était sombre et sévère, et, de son regard hautain, il toisa d'un air de mécontentement cette assemblée féminine. L'abbesse comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

— Ma sœur, dit enfin l'inquisiteur, j'ai à vous entretenir seule; faites, je vous prie, retirer nos sœurs qui sont ici.

L'abbesse fit un signe, et la troupe voilée disparut comme une nuée d'oiseaux.

Pierre Arbues alla s'assurer par lui-même que les portes étaient bien fermées, puis il revint s'asseoir auprès de l'abbesse.

— Madame, dit-il d'un ton glacial, la dernière fois que j'ai visité cette communauté, je vous ai demandé si vous n'aviez pas de religieuse ou de novice que je n'eusse pas encore vue. Vous m'avez répondu non, je crois.

¹ Ce cérémonial, tout chrétien, s'est conservé jusqu'à nos jours par ni les servantes de Jésus-Christ. C'est un genou en terre, un plateau d'argent ou de vermeil dans les mains, que les religieuses de la rue Saint-Dominique présentent à l'humble supérieur des jésuites et les missives qui lui sont adressées.

— Et cela était vrai, monseigneur; il n'y avait ici aucune religieuse qui ne fût connue de Votre Eminence.

— Non, poursuivit Arbues, mais il y avait une femme que vous m'avez cachée.

— Je ne vous l'ai pas cachée, monseigneur, répondit Françoise de Lerme; elle ne s'est pas trouvée ici quand vous avez fait l'honneur de nous visiter, voilà tout; et comme elle n'était ni religieuse ni novice, je n'ai pas cru nécessaire d'en parler à Votre Eminence.

— Et si c'était précisément cette femme que je cherchais?

— Voilà une chose dont je ne me doutais pas le moins du monde, fit l'abbesse avec un peu d'ironie.

— Trêve de sarcasme, madame, dit l'inquisiteur avec rudesse; il avait les passions trop violentes pour se contenir longtemps et arriver à son but avec adresse; cette femme est ici et je veux la voir.

— Il fallait dire cela plus tôt, monseigneur; cette femme, ou mieux cette jeune fille est partie sans que je puisse comprendre pourquoi elle s'en est allée, car j'ai eu peur elle toutes sortes d'égards.

— Partie! s'écria l'inquisiteur stupéfait; partie!... Oh! vous me trompez, madame. Dolores Argoso est ici, et vous me la montrerez sur l'heure, entendez-vous?

— Dolores Argoso? reprit Françoise; ce n'est pas là le nom de la jeune fille qui était chez moi, monseigneur; elle se nommait tout simplement Maria; c'était une orpheline qui m'avait été confiée par un saint prêcheur, Jean d'Avila, surnommé partout l'apôtre de l'Andalousie¹.

— Jean d'Avila! fit l'inquisiteur d'une voix amère; je ne m'étonne pas si tout cela tourne à mal contre moi. Jean d'Avila appartient aux carmes déchaussés; tous ces mendiants de Saint-François sont nos ennemis.

— Que vous a fait Jean d'Avila, monseigneur? dit Françoise qui, par une taquinerie de femme, se plaisait à irriter la colère de l'inquisiteur.

— Ce qu'il m'a fait, madame? vous demandez ce que me font à moi, grand inquisiteur de la province, tous ces moines prêcheurs qui, au détriment de Rome, affectent de suivre et d'enseigner l'Évangile mieux que nous? Ces humbles orgueilleux, qui font au peuple une religion si large, que la très-sainte inquisition lui semble une tyrannie et notre zèle une cruauté.

— Eh! que vous importe, monseigneur, fit l'abbesse; ils ont la parole, vous avez le pouvoir; ils prêchent dans le désert; croyez-moi, ne vous inquiétez pas tant de la propagation de leur doctrine.

— Mais cette femme, cette jeune fille, reprit le farouche dominicain, faites-la donc venir, madame! je vous dis qu'elle est ici et que je veux la voir.

— Monseigneur, répliqua l'abbesse avec un peu de dépit, j'ai dit à Votre Eminence que cette jeune fille avait disparu; Votre Eminence me fera-t-elle l'honneur de me croire sur parole?

— Françoise! s'écria l'inquisiteur en fixant sur l'abbesse un regard irrité.

— Pierre Arbues! reprit Françoise de Lerme, dont le visage s'éclaira soudain de colère et de jalousie, as-tu donc pensé que je devais être la gardienne de tes maîtresses? Cette fille est partie, que m'importe? Fais-la chercher par tes sbires et tes familiers! Manques-tu donc d'espions à Séville pour retrouver une femme qui te fuit!

¹ Je parlerai en temps et lieu de Jean d'Avila, âme noble et dévouée, dont le nom est si populaire et si aimé en Espagne.

— Dolores est ici et je veux la voir! s'écria Pierre Arbues d'une voix tonnante.

— Dolores Argoso n'est pas ici, répondit l'abbesse avec une rage froide et concentrée; et si elle y était, je ne vous la livrerais pas, entendez-vous, monseigneur!

— Par le Christ! cela est téméraire à vous, madame, de jouer avec l'inquisition. Sais-tu ce que je peux et ce que je suis, Françoise de Lerme! le sais-tu?

— Je sais que vous êtes un prêtre abominable! s'écria Françoise exaspérée, un moine impudique qui ne cherche qu'à satisfaire ses passions brutales à quelque prix que ce soit.



Pendant cette énergique sortie de l'abbesse des carmélites, l'inquisiteur avisa sur un siège la bible protestante que Catherine avait oublié d'emporter.

Il lut rapidement le livre imprimé sur la couverture : à cette découverte, un éclair sinistre jaillit de ses yeux, et, poussé par une arrière-pensée infernale, il prit le livre et le cacha sous sa tunique.

DE L'INQUISITION.

Puis relevant les yeux sur Françoise, trop exaltée pour s'être aperçue de ce larcin, Pierre Arbues se prit à considérer d'un air singulier de condescendance et d'admiration cette femme ardente et passionnée que la colère rendait plus belle encore. Un rouge vif animait le teint blanc et pur de Françoise, et ses yeux scintillaient d'une lumière si vive, qu'on eût dit qu'il allait en jaillir des étincelles.

La colère de l'inquisiteur fondit un moment à cet éblouissant spectacle. Jamais Françoise de Lerme ne lui avait paru si belle. Le visage austère de Dolores, dont l'expression chaste et sévère éloignait les desirs au lieu de les réveiller, ne pouvait lutter en ce moment avec la beauté incomparable de l'abbesse des carmélites. Pour un homme charnel, la comparaison était toute



à l'avantage de Françoise; et puis, Dolores était absente. Les hommes qui vivent par les sens n'ont pas d'yeux à l'âme, le présent a tout empire sur eux, et celui-là domine qui fait vibrer les fibres matérielles de leur être.

« Oh! que tu es belle, Françoise! » s'écria Pierre Arbues, qui la contemplait depuis quelques instants dans une admiration muette.

Cette passion échevelée allait à sa nature sauvage, et le mélange de remords qui s'y laissait voir était de plus un piquant attrait.

« Belle pécheresse! » continua-t-il en prenant dans ses mains la main blanche de l'abbesse, que la colère avait rendue froide comme du marbre.

— Pierre, dit la religieuse en tombant à genoux pâle et affaissée par une soudaine réaction, Pierre, j'ai peur... j'ai peur de l'enfer!...

— Folle, fit le prêtre, a-t-on peur de l'enfer quand on est au ciel!

Un nuage passa sous les yeux de l'abbesse éperdue...

Pierre avait oublié Dolores.